

40 PAGES

de bonne lecture



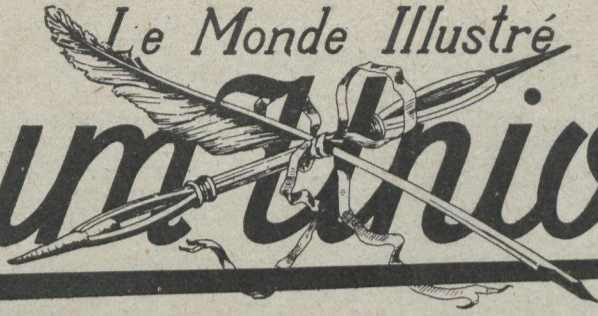
EQUIVALANT A

120 PAGES


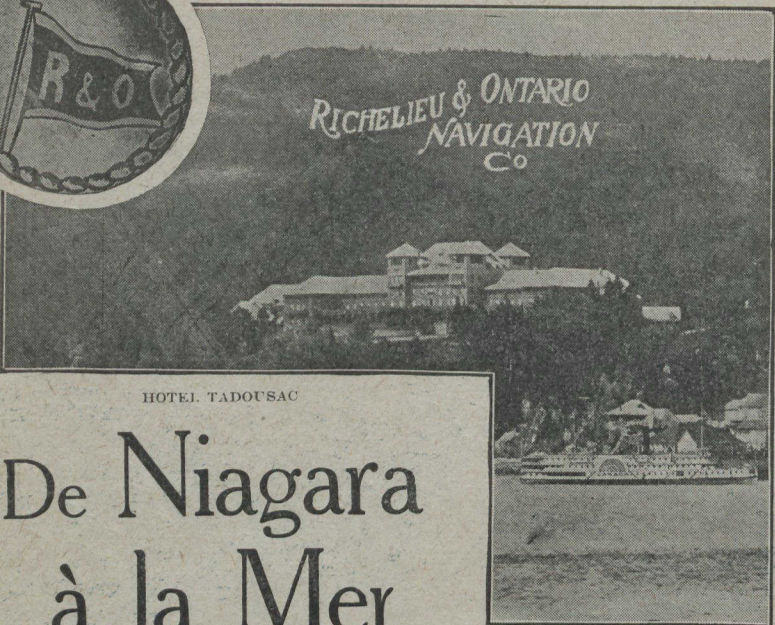
d'un Magazine in octavo
DE 15c, 20c ET 25c

Le Monde Illustré

Album Universel



Fin d'été

RICHELIEU & ONTARIO
NAVIGATION
Co

HOTEL TADOUSSAC

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadoussac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Écrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,
Gérant du Traffic, MONTREAL



FRITZI SCHEFF

Si vous voulez
être forte,
robuste et
pleine de santé,

La chose est très facile. Il n'est pas nécessaire de vous soumettre à un régime fatigant ou tout au moins ennuyant; il n'est pas nécessaire de vous soumettre à la réclusion. Il vous est possible

de rester forte et robuste, de conserver votre jeunesse et même d'augmenter votre résistance à la fatigue en prenant trois petits verres de VIN ST MICHEL, tous les jours.

Le remède est simple, peu coûteux et même agréable. Vous avez tort de ne pas l'essayer au commencement de l'hiver quand vous entrevoyez comme un supplice inévitable une foule de soirées où vous vous amuseriez si bien si vous possédiez encore votre vigueur d'autrefois.

Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

BOIVIN, WILSON & CIE,
Dépositaires MONTREAL

"Belmont Retreat"



Pour la Guérison de l'Ivrognerie

DOCTEUR MACKAY

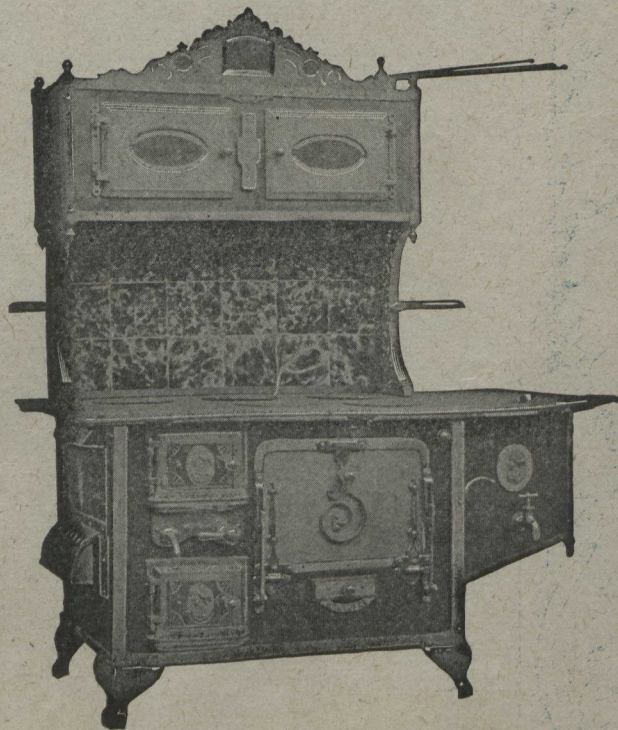
Boite Postale 201
Québec, Qué.

QUEBEC,
Canada

LE

Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

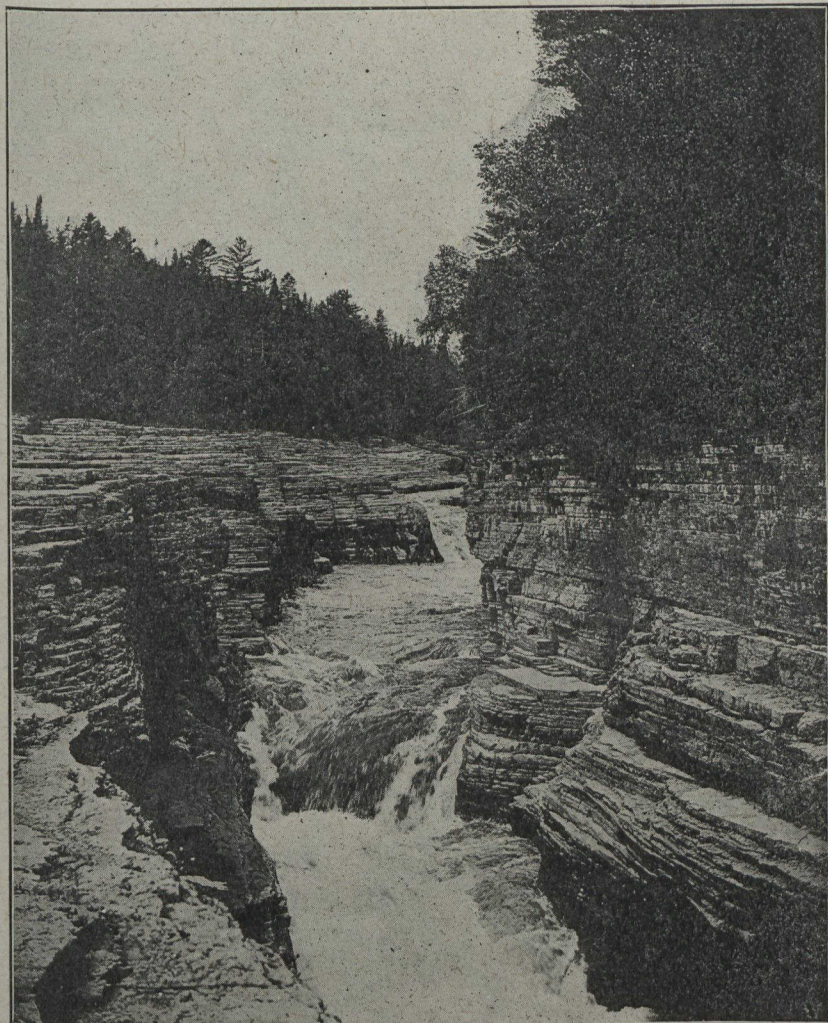
Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

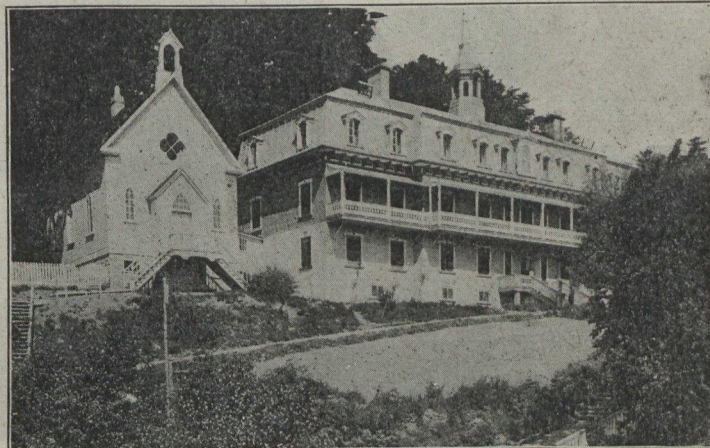
Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale:
Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

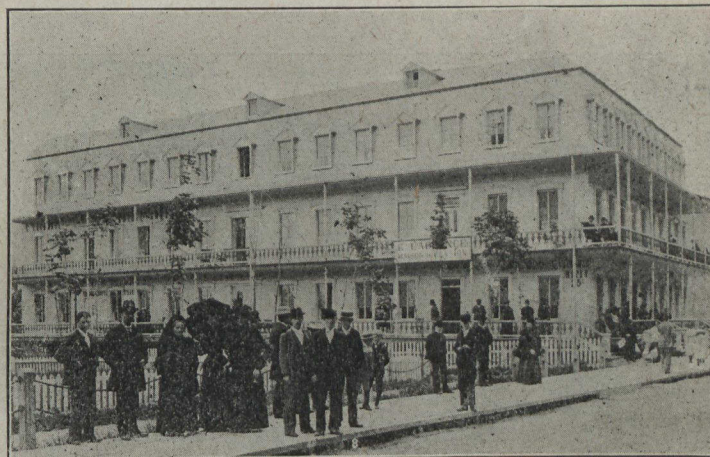
LE CANADA PITTORESQUE



Les marches naturelles de la Chute Montmorency, près Québec.



Le couvent des Sœurs Franciscaines, à Ste-Anne de Beauré, P. Q.



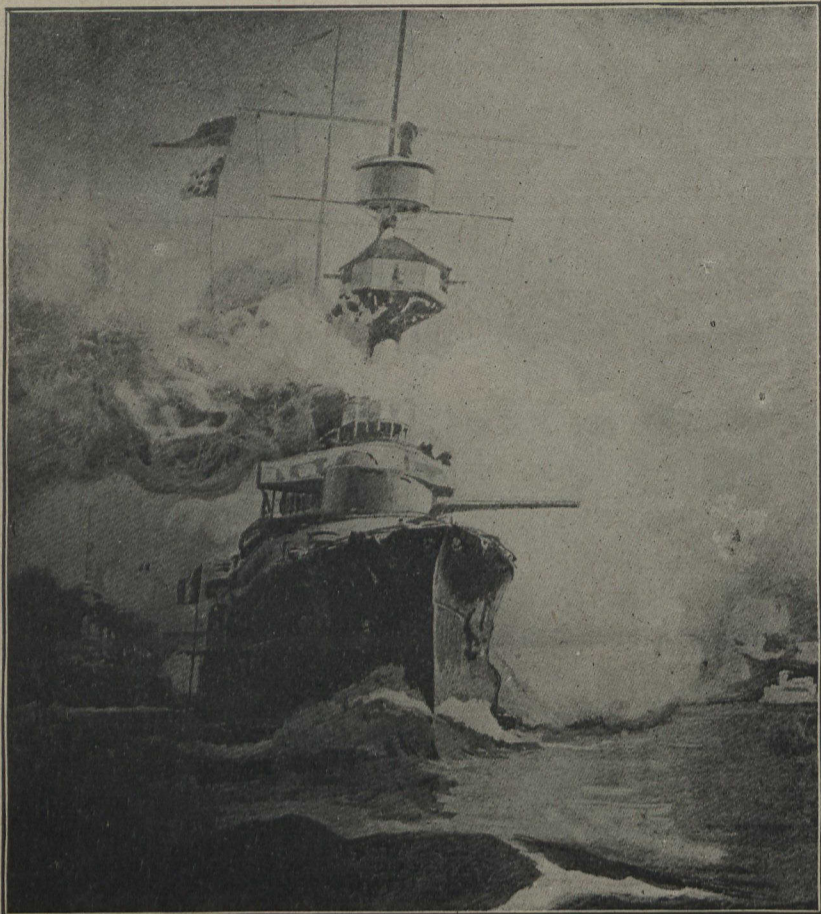
Un des vingt-cinq hotels du Village Ste-Anne de Beauré.



Caribous et Orignaux, dans le Parc Zoologique Montmorency, près Québec.

Ces sites se trouvent sur la ligne de: "The Quebec Railway, Light Heat and Power Co."

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



EN FRANCE : Les grandes manœuvres navales en Méditerranée.—L'attaque de Marseille par l'Escadre. Le "Henri IV," pendant le bombardement, utilise ses grosses pièces d'avant.



EN FRANCE : Les grandes manœuvres navales en Méditerranée.—Au fond d'une crique, sur la côte d'Azur : un sous-marin, prêt à l'attaque, guette le passage d'une escadre cuirassée.



EN ITALIE.—L'incendie partiel de l'Exposition de Milan. Colonnade intérieure du palais des Arts décoratifs, pendant le sinistre.



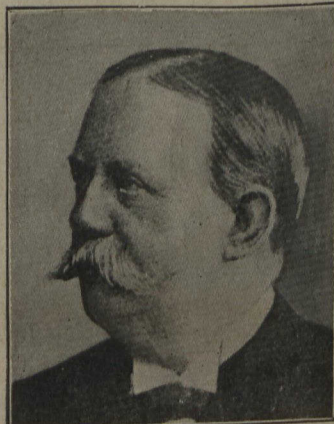
EN ITALIE.—L'incendie partiel de l'Exposition de Milan. La façade du palais des Arts décoratifs, après le sinistre.



EN RUSSIE.—Devant le lit de mort du député de Moscou, Herzenstein, assassiné à Viborg, le 31 juillet ; la veuve et la seconde fille de la victime. (La fille aînée de M. Herzenstein a été blessée au bras par le meurtrier de son père.)



EN RUSSIE.—Le député Onipko, arrêté comme instigateur des troubles de Cronstadt.



EN ALLEMAGNE.—Le Général Von Podbielski, ministre allemand de l'agriculture. Déclaré concussionnaire, le Général a été rayé des cadres de l'armée.

Sommaire du N^o 1167, du 8 septembre 1906

Planches hors texte : Le Canada pittoresque ; gravures d'actualité — Choses d'Europe — L'église de France, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelle inédite : Le retour du sauvage, par Gaston Leury — Nouvelle : Le roman d'une milliardaire, par L. de Norvins — Pages canadiennes oubliées : Une aventure au Labrador, par Pierre Petitclair — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons : Sans famille, par Hector Malot (fin) ; Le lac Ontario — Musique : Chant : Si vous n'avez rien à me dire, paroles de Victor Hugo, musique de Francis Thomé — Chant : Le vrai devoir, par Xavier Privas — Deux pages humoristiques — A travers le Canada — De Montréal à Détroit, par P. Perras — Duels excentriques — Variétés, etc., etc.

CHOSSES D'EUROPE

En Angleterre

Le monde anglais ne parle de ce temps-ci que de la grande joute entre l'université américaine Harvard et l'université de Cambridge.

Une joute oratoire, scientifique ou littéraire, passerait à peu près inaperçue parmi la masse, au moins, mais une *match* à la rame, à l'aviron, ou à tout autre sport voilà l'événement qui crée toujours la sensation du jour.

D'après les premiers exercices que le public suit avec une passion qu'on ne saurait décrire — c'est plutôt une rage qu'une passion — les Harvard auraient franchi tout l'espace en 21 minutes et 40 secondes ! ce qui est la vitesse des gagnants dans les courses précédentes. De là d'innombrables paris pour l'université américaine et un redoublement d'efforts et d'exercices de jour et de nuit chez les Cambridge.

Les équipages de part et d'autre mettent autant de soin à choisir leurs officiers et leurs maîtres de barre que des gouvernements en mettraient à choisir leurs ministres ou leurs commandants d'armées.

On ne parle nullement des élèves de Cambridge ou de Harvard ; mais ils sont confondus dans Cambridge et Harvard, de même que ces deux fameuses universités représentent le renom et, pour le moment, toutes les aspirations nationales du Royaume-Uni et des Etats-Unis.

Si, à cette joute internationale, on passe aux concours de cricquet, de tennis, etc., qui ont lieu sur toutes les plages chic des Grandes Bretagnes on se fera une idée de la *season* anglaise et des amusements qui se disputent les faveurs des villégiatures.

En France on fait du grand sport à l'aéronaute et à l'automobile, mais ces exercices ne sont pas assez violents, assez âpres pour le tempérament anglais, ou, au moins, ne les a-t-il pas encore appréciés suffisamment pour se détacher des jeux favoris et considérés comme nationaux ; il lui faut de la lutte corps à corps, à laquelle participent des équipes entières de combattants ; il lui faut des coups, des tours de force, de violence et de ruse qui demandent du sang-froid et de la dépense de force physique, brutale même, et disons-le, s'il y a du sang, dans le cricquet, le football, la course et le hockey, le sport prend un cachet tout particulier qui donne une valeur à ces jeux que ne procureront jamais les ascensions de dirigeables ou les brûleurs d'espace que sont les automobiles.

La nielle de la pomme de terre a fait son apparition dans l'ouest de l'Irlande. Il n'y a aucun doute que ses ravages sont considérables. Elle s'est répandue partout à la suite des dernières pluies. Le mal n'est pas encore assez sérieux pour que l'on puisse parler de famine, mais pour peu que le mauvais temps continue, on en sera sûrement réduit à cette affreuse extrémité.

Les chaleurs excessives de juillet et août ont produit divers phénomènes et accidents qui ont ajouté aux souffrances de la population. Il y a eu à Londres disette de glace dans plusieurs cafés et restaurants où tout le monde voulait des breuvages frappés.

On rapporte qu'à Sandwich on vit un immense nuage noir planer au-dessus de la mer, puis traverser les coteaux de sable et se répandre par toute la ville. Le nuage se composait de millions de fourmis ailées qui s'abattaient sur les rues, les maisons et couvrirent d'une épaisse couche la petite rivière de Stour.

Londres a souffert, comme jamais de mémoire d'homme, de la présence des moustiques — probablement d'insectes que nous appelons maringouins et qui sont aussi communs à certains endroits de Paris, au printemps, qu'à Montréal et dans nos campagnes. — Les médecins de certains quartiers ont été consultés par nombre de personnes souffrant cruellement de leurs piqûres empoisonnées. On a prétendu, dans South Kensington que cette peste — on l'appelle ainsi là-bas — venait de boîtes arrivées au *British Museum* des différentes parties du monde, mais les entomologistes n'acceptent pas cette théorie. D'après une autorité il y a 25 variétés de moustiques, cousins ou maringouins, qui peuvent vivre et vivent sous les climats britanniques et les *mosquitoes* dont on a à se plaindre si amèrement, cette année à Londres, ressemblent aux *mosquitoes* étrangers. C'est toute l'explication scientifique que les gens sérieux donnent au phénomène. Il est vraiment pénible pour l'amour propre anglais d'avoir à constater que les maringouins ne vivent pas qu'en Amérique.

* * *

La question des pourboires est en train de rendre de plus en plus difficile, l'autre question, si grave déjà, de la rareté des domestiques. Il n'a jamais été aussi difficile que cette année de se procurer des garçons de table aux hôtels des stations balnéaires du Royaume-Uni.

D'abord les garçons de langue anglaise ont été plus que jamais en demande pour les grands hôtels du continent ; puis il y a en outre deux grosses raisons que donne le Président de l'association des garçons de table : d'abord les Anglais si libéraux en pourboires quand ils voyagent à l'étranger, deviennent d'une mesquinerie sans nom quand ils sont chez eux ! et enfin, c'est l'habitude maintenant que le chef des garçons des hôtels fashionables présente lui-même la note aux clients et empêche tous les pourboires que donnent ces derniers. De là, impossibilité de gagner sa vie pour le garçon ordinaire.

On peut voir à ce détail qu'on a bien tort de localiser l'habitude du pourboire, dans les pays de langue française, mais qu'elle est répandue partout et devient une nécessité puisque dans maints hôtels d'Europe et des grandes villes d'Amérique, le pourboire est l'unique rétribution que reçoit le pauvre garçon de table.

En France

Le *Siècle* et le *Temps*, deux journaux sectaires, dont le dernier est l'organe officieux du gouvernement et se prête aux campagnes les plus perfides contre l'Eglise, à son double titre d'organe protestant et maçonnique, prétendent que l'Encyclique dirigée contre la loi de séparation non seulement n'a pas été inspirée par l'Épiscopat français mais qu'elle est même en opposition à l'attitude prise par ce corps lors de sa dernière réunion de Paris.

À la fin de mai, disent ces journaux dans des écrits que la presse protestante d'Angleterre se hâte de qualifier de révélations, les évêques décidèrent par 48 voix contre 26 que les nouvelles associations culturelles pouvaient être formées sans violation du droit canon ni au détriment des plus hauts intérêts catholiques.

Le *Temps* assure que le Pape éprouva quelque mécontentement de cette décision et qu'il ne s'est pas contenté de l'ignorer mais qu'il a présenté, sous des couleurs fausses, l'opinion de l'Épiscopat dans son Encyclique. De plus ce journal attribue l'attitude du Souverain Pontife à l'influence de l'Autriche et de l'Allemagne.

C'est toujours la même ritournelle : des avancés de faits risqués d'où l'oeuvre sectaire qui ne cesse d'agir contre l'autorité catholique, tire les conclusions qui lui conviennent et, en outre, l'incapacité où se trouvent des journalistes préjugés de comprendre les mobiles du chef de l'Eglise et de les attribuer à une autre cause qu'à des exigences temporelles et purement intéressées.

Qu'il y ait eu, à la suite de la réunion des évêques français, une conversation, des pourparlers, savoir même des négociations, sur certains points de détails entre les chefs de l'Épiscopat français et le Saint-Siège, cela se peut, est même probable, mais que le Pape Pie X, doué d'une prudence si universellement reconnue, éclairé par les renseignements les plus précis contradictoirement discutés dans les détails les plus minimes, entouré des hommes les plus instruits, les plus sages, les moins passionnés du monde, et d'ailleurs se tenant en communication constante avec les cardinaux de France, ait heurté de front l'opinion du haut clergé français, la chose n'est pas admissible. Le Pape aurait menti à la vérité des faits, de faits publics pour ainsi dire, dans une Encyclique ! Il n'y a que

l'audace des hommes d'Etat français, poussés au pied du mur et de leurs défenseurs, qui soit capable d'inventer et de soutenir cette calomnie.

On a dit que la loi de séparation était une loi de schisme et certains esprits forts ont pu, de ce chef, y placer tous leurs espoirs, mais ils seront déçus comme ils l'ont été, en chaque cas, au cours de cette interminable persécution ayant revêtu toutes les formes contre l'Eglise, qui remonte à la grande Révolution. Napoléon voulait avoir des évêques de son goût en les nommant, mais les évêques nommés par lui comme, d'ailleurs, ceux de la 31ème République dont M. Dumay attendait de si bonnes choses, ne sont toujours devenus, en fin de compte, que des fils dévoués de l'église romaine et de son chef.

Sous le régime nouveau, il n'en sera pas autrement et ce n'est pas en forçant l'interprétation d'un document ou en dénaturant certains faits que l'on détachera les évêques de France du Pape : ils ont déjà dit qu'ils étaient prêts à subir la persécution jusqu'à la mort. Ils sont hommes à tenir leur parole ; ils sont plus que des hommes, plus que des Français, puisqu'ils sont des apôtres et des suivants de Pierre.

* * *

Une seconde ligne d'autobus est établie entre l'hôtel de ville et la porte Maillot : l'inauguration en a été brillante et patronnée par la clientèle la plus recherchée. L'autobus prend 25 minutes pour ce trajet, ce qui est à peu près le temps du Métropolitain, ou tramway souterrain électrique, avec en plus, en faveur des autos, le grand air et le panorama qui se déroule sur le plus beau quartier de Paris.

* * *

Le Dr Maragliano, de Lyon, dit qu'il est à la recherche d'un sérum contre la tuberculose, longtemps avant le Dr Von Behring, et qu'il a de l'avance sur ce dernier. Pendant les cinq dernières années il a traité plus de cinq cents patients avec son sérum. Sur ce nombre 121 ont été complètement guéris et l'état d'un bon nombre d'autres a été sérieusement amélioré.

En Russie

Pendant que le Tsar fait distribuer des millions d'acres de terres aux paysans qui n'en ont pas, les révolutionnaires russes, encouragés par tout ce qu'il y a d'anarchistes au monde, tuent, massacrent, ce qu'ils peuvent faire tuer et massacrer par les instruments aveugles et inconscients de leurs volontés.

Le premier ministre russe, Stolypine qui n'est pas un bureaucrate, mais un homme dévoué aux réformes en même temps qu'au service et à la personne de son souverain, l'a échappé belle avec sa famille. Deux généraux, un colonel et une centaine de soldats et de gardiens du bon ordre ont été assassinés.

Tous ces excès ne font que du mal au parti de la réforme qui se composait des constitutionnels-démocrates que le gouvernement accuse d'avoir conspiré avec les extrêmes gauches et les anarchistes.

Combien de temps ce régime de la terreur durera-t-il ? Il est difficile de le dire, car si le mouvement révolutionnaire peut prendre bien du temps à s'accroître dans un pays vaste, routinier, ignorant et à centres isolés comme la Russie, il faudra aussi beaucoup d'années pour l'arrêter, alors même que les prétextes qui l'auraient déterminé seraient tout à fait disparus.

On peut s'attendre à voir encore bien du sang couler, les assassinats et les tentatives d'assassinat se répéter sur les militaires et sur les administrateurs, spécialement sur les grands de l'empire, la famille impériale, le Tsar lui-même. L'histoire de la Russie qui tient le milieu entre l'Orient et l'Occident est remplie de forfaits, de conspirations de palais, de complots et de trahisons dignes des cours régnantes sur les empires successifs de l'Asie, mais rien de cela ne changera la marche du colosse vers des destinées plus démocratiques et qui ne prendront forme que quand la Russie aura été éclairée plutôt par la lumière lente et parcimonieusement répandue chaque jour par les hommes modérés que par les flots de lumière aveuglante que cherchent à disséminer tout d'un coup les partisans de la réforme générale et forcée ; ils sont au fond de toutes les conspirations et de tous les coups de mains contre le gouvernement et ce dernier, dans une population restée généralement calme peut faire cent victimes à la Révolution pendant que celui-ci lui en fera dix.

La Russie possède encore une armée, un gouvernement, pendant que ni l'un ni l'autre n'existaient après la prise de la Bastille et que l'anarchie était alors maîtresse de la France et en commandait toutes les issues.

L'ÉGLISE DE FRANCE

La République française, aurait, d'après les dépeches de la presse associée, relevé le défi que le Saint Père lui lance dans son Encyclique sur la séparation de l'Église et de l'État; elle serait donc prête à poursuivre avec plus d'acharnement et plus de perfidie que jamais la guerre qu'elle soutient contre l'Église catholique depuis environ 25 années. C'est M. Clémenceau, ministre de l'intérieur qui, cette fois, dirigerait l'assaut. Il est aussi fort que Gambetta et Waldeck Rousseau, mais il n'a pas plus d'haleine que ces deux grandes figures, à peu près les seules survivantes dans l'histoire des sectaires trépassés de la 3^{ème} République et encore combien méconnues! — et nous allons le voir, comme ses illustres prédécesseurs, se morfondre à la tâche pour avouer, en fin de compte, que la vieille Romaine a la vie plus dure que ses ennemis successifs de quelque calibre qu'ils soient.

Que M. Clémenceau se croie, enfin, aux cris de protestation de l'Église de France et du Souverain Pontife, maître de ses victimes, nous n'en serions pas surpris.

Il y a deux choses que les politiques français ne savent pas, l'histoire du monde qu'ils oublient au sortir du collège après l'avoir étudiée quelque peu en superficie, et la géographie ancienne et moderne de leur propre pays.

Ils s'entreprennent avec le Pape et toute la catholicité. Ils ne se souviennent pas de Philippe le Bel, de Louis XIV, de Napoléon Ier qui les valaient bien par la tête et par les moyens d'action.

Ils semblent décidés à pousser, jusqu'à ses dernières limites, leur politique de sécession et à s'isoler tout à fait du monde catholique. Ils ne réfléchissent nullement que dans le monde habité il y a plus de catholiques que de protestants et plus de chrétiens que d'incroyants; qu'ils ne sont rien, au fond, dans le monde protestant — la religion étant encore, comme elle le sera longtemps le principal facteur de la pensée humaine — et qu'ils vont perdre tout à fait le prestige qui reste à leur pays comme au premier des pays catholiques; que si la France ne possède plus la foi des ancêtres, le moindre souci de son prestige devrait lui rappeler le soin de ses plus chers intérêts.

Mais non, les raisonnements, les avertissements les plus pressants n'ont servi à rien: c'est la guerre à outrance qu'il leur faut et après la suppression des organes les plus précieux de l'Église, de ses associations d'enseignement, de prédication et de charité, ils entreprennent la lutte pour imposer un régime que le Souverain Pontife repousse comme impropre au maintien même du culte catholique.

M. Clémenceau répond à cette répudiation imposée par les principes essentiels de la vie catholique en disant qu'il va mettre à effet, avec la plus stricte sévérité, les lois de 1901 et de 1905 sur les associations et sur la séparation.

Nous nous demandons d'abord en quoi le ministre présent de l'intérieur peut faire plus de mal aux associations et au clergé que ses prédécesseurs n'en ont fait. De plus, en agissant avec des rigueurs nouvelles ne donne-t-il pas davantage raison au Pape qui, comme tous les esprits informés et clairvoyants, est persuadé à ne pouvoir entretenir le moindre doute à cet égard, qu'il n'y a rien à attendre du gouvernement français, que tout attermoierait serait interprété comme une marque de faiblesse et reçu comme le signal de rigueurs additionnelles.

Le Pape définit clairement la situation et puisqu'il s'agit de séparer l'Église française de l'État, de la soumettre à un régime entièrement distinct, le Pape entend que l'Église française possède, au moins, le même état de gouvernement et de vie que l'Église catholique possède dans les pays protestants.

Le gouvernement français ne l'entend pas de cette oreille: il veut bien se décharger des frais d'entretien du clergé qu'il doit maintenir — combien insuffisamment! — après lui avoir confisqué ses biens, mais il cherche, par une loi vague, remplie d'équivoques et de sous-entendus, déclarée d'ailleurs par les journalistes et les orateurs sincères de la 3^{ème} République, simple ébauche de suppression complète du culte catholique, à conserver sa main-mise sur les édifices religieux et les associations culturelles dont il garderait la surveillance légale et tracassière.

Séparation complète, avec droit de se constituer en société régulière et légale pour toutes les fins du culte, possession et propriété des édifices religieux, liberté absolue des ministres de la reli-

gion en tout ce qui a rapport à leurs fonctions, à la bonne heure, voilà qui serait acceptable. Mais du régime bâtard qu'un gouvernement sans foi religieuse, sans scrupule et sans conscience, veut imposer et que certains disent acceptable à titre d'essai quand il n'est que la conséquence d'une politique d'embûches et de déceptions, voilà ce que le Souverain Pontife repousse et ce que repousse avec une unanimité et un courage de martyrs l'unanimité, peut-on dire, du clergé français.

L'unité catholique acceptera la parole du Pape avec soumission, avec respect, et avec confiance. Il ne se passera pas longtemps avant que les événements lui donnent raison.

Tout indique que le Pape, poussé aux dernières extrémités par l'outrecuidance officielle et les provocations des loges veut en finir avec le régime concordataire qui a régi la France pendant plus de quatre siècles et a tant de fois poussé l'église gallicane au bord de l'abîme, la tenant, en tout état de cause et pendant cette longue période de temps, à la merci plus ou moins marquée de souverains, rois, empereurs ou présidents de république, dépourvus de tout scrupule, de toute délicatesse, traitant l'Église comme une simple associée d'affaires et ses ministres comme de purs employés de l'État.

Le régime américain, venu, d'ailleurs, de la terre classique de la liberté, de toutes les libertés, qu'est l'Angleterre, n'est sans doute pas le régime reconnu par l'enseignement doctrinal de l'Église, puisque d'après les théologiens tout État doit protection, aide et assistance au culte de la religion, mais n'empêche que cet état de perfection étant impossible dans divers pays, la séparation de l'Église et de l'État, avec des garanties de liberté et d'indépendance dans l'exercice du culte, est le régime dont s'accommodent mieux le Saint-Siège, le clergé et les fidèles de ces contrées. C'est le régime des États-Unis, du Mexique, du Canada. Et c'est le régime que réclame l'Église de France mais avec tous les droits que la loi civile lui confère pour assurer son maintien et l'exercice de ses grandes fonctions culturelles, d'enseignement, de charité et de propagande.

Pour cela il lui faut des organes sous la forme d'associations et le gouvernement français a commencé par les supprimer. Il lui reste la tête à couper et c'est à ce coup de guillotine blanche que l'on veut arriver. Mais d'autres y ont perdu leur temps, leurs ambassadeurs, leurs armées et leur trône. La 3^{ème} République sera-t-elle plus heureuse? Rien ne l'indique.

Le clergé français a reçu déjà les témoignages les plus éclatants de l'approbation universelle que lui valent dans le monde catholique, son attitude courageuse et l'union étroite qui le rattache au Saint-Siège. Le cardinal Gibbons, au nom de l'épiscopat américain, réuni en mai, à Baltimore, a été particulièrement énergique dans sa réprobation de la conduite du gouvernement français. Les journaux de New-York nous ont apporté le texte de cette lettre qui serait bien de nature à ouvrir les yeux des politiques français s'ils n'étaient pas fermés par l'aveuglement de la passion et du préjugé antireligieux.

Le *Times* et le *Standard* de Londres ont déjà publié ce document qui prend le caractère d'un acte de protestation véhémement de la part des catholiques anglo-saxons du monde.

On peut bien se moquer, rue Beauveau, des résistances, des pleurs, des désespoirs de prêtres désarmés et de pauvres filles délaissées que l'on chasse comme on ne ferait pas de filles perdues et criminelles, mais il est, de nos jours surtout, telle chose que l'opinion mondiale dont la politique française reçoit l'unanime réprobation parmi les catholiques.

E. Hantel

PROPOS DE MONTRÉALAIS

Il vient de passer par la capitale du pays de Montréal une célébrité médicale qui se dirigeait vers Toronto où s'est tenu un congrès d'hygiénistes.

Montréal y était représenté, bien inutilement, je l'admets, car Montréal reçut, naguère un congrès du même acabit mais Montréal est resté sourd à ses appels, comme il reste sourd aux appels de son propre bureau d'hygiène local et du plus grand bureau d'hygiène provinciale.

Nous avons les deux, en effet, mais plus il y a de bureaux moins il y a d'hygiène.

Est-ce illusion de ma part, ou est-ce la vraie vérité?

Par la même occasion puis-je demander aux dieux lares ou pénates ayant la garde de Montréal, s'il est vrai que rien au monde ne peut émouvoir cette grande cité! Un de mes amis — hélas! que n'est-il encore à mes côtés pour bien assurer mes coups — aimait à dire: "Remuer l'opinion à Montréal! Vaudrait aussi bien entreprendre de déplacer Notre-Dame avec une paire de boeufs". Voilà qui est rudement parler, c'est vrai, mais mon défunt ami avait la langue bien pendue, et il soutenait, toujours très vivement, que c'est en parlant net et franc que l'on tire la vérité de son puits.

Pourquoi donc n'est-il pas possible de remuer Montréal? On écorche, littéralement ses habitants, ils ne crient pas, au contraire des anguilles de Melun qui criaient à fendre les airs avant qu'on les écorche. Mes concitoyens ne sont pas des anguilles, il est vrai, ils ne vivraient pas dans l'eau municipale, et ils n'ont cure ni du couteau ni du poëlon. Mais enfin pourquoi ne crient-ils pas quand ils n'ont pas de rues viables, qu'ils n'ont pas d'eau potable, que leur police assez proprement habillée d'ailleurs, a des yeux pour ne pas voir et des jambes pour se sauver en d'interminables courses de nuit, quand les p'tits chars les écrasent, que le gaz n'éclaire pas et coûte très cher, que les égouts les empestent et que les cochers les droguent pour les mieux voler; pourquoi, enfin, les Montréalais ne crient-ils pas?

Le savez-vous, ô mes concitoyens pourquoi vous ne criez pas à soulever tous les échos des quatre coins du monde? Non, ça m'a bien l'air. Eh! bien, moi, je m'en doute.

Vous ne criez pas, Montréalais, parce qu'on vous tient sous la puissance, non d'un philtre — ne lisez pas filtre, ce serait volcaniser le bureau hydraulique — non d'un charme non plus, mais d'un puissant narcotique. Et savez-vous, de vos conseillers, de votre journal, de vos grands organes, qui vous administrent le léthargique ingrédient? Mais pardieu, vos propres serviteurs, les personnages de l'hôtel de ville, nos ronds de cuir, rond-cuirant qui n'ayant rien à se donner à faire, se font tout simplement interviewer et déclarent, du haut de leur rond, que tout va merveilleusement dans le meilleur des mondes municipaux: nos rues sont propres, notre eau est claire et bonne, notre asphalte est solidement posé pour cinquante ans à l'avenir; nos échevins sont des phénix et tout Montréal est un petit Paris, un Paris auquel il manque un Bois de Boulogne, il est vrai, mais le Parc Lafontaine le supplée très avantageusement.

Or ce Monsieur Browne, de Londres, Angliéniste, notre eau mauvaise et microbienne, c'est-à-dire remplie de ces mauvais microbes qui luttent avec succès contre les bons. Mal lui en a pris.

Un employé supérieur de l'Hôtel de ville — qui ne se nomme pas, par malheur, — lui réplique longuement pour lui demander ce qu'il en connaît de l'eau de Montréal. En a-t-il bu, ou au moins l'a-t-il analysée? Quelle audace chez ce perfide fils d'Albion!

Et vous verrez que les habitants de Montréal jugeront confondu dignement le savant de Londres, tout à l'instar de leur double bureau d'hygiène.

Mais brave homme, faut-il bien des analyses pour remarquer que nous nous baignons dans de la boue, que notre eau grouille de vibrions, recèle des chiens morts dans les réservoirs, des grenouilles et des poissons d'un doigt dans les tuyaux?

Mais, réveillez-vous gens de Montréal: l'épidémie sévit sur vos enfants, la hieure est dans nos murs et des endormeurs disent qu'il faut des analyses pour vous rendre compte de la situation!

JEAN RÉVEILLÉ.

LES MINEURS

L'épouvantable mort de tous ces travailleurs Dont le pic arrachait pour nous à la houillère Son trésor de chaleur, de force et de lumière, Trésor qui nous grandit sans nous rendre meilleurs.

Cette affreuse rançon des arts supérieurs Fait regretter tout bas l'ignorance première, La hutte au fond des bois et le lit de bruyère, Où l'on aime, où l'on dort mieux peut-être qu'ailleurs.

Antique nuit des bois, qui tous les ans m'accueille Sous le berceau fidèle et caressant des feuilles, Quel regret, quel remords tu m'avives au coeur,

Si je songe à la nuit horriblement profonde Qui punit sur le pauvre avec tant de rigueur Le viol du noir dépôt dont s'enrichit le monde!

SULLY PRUDHOMME,
de l'Académie Française

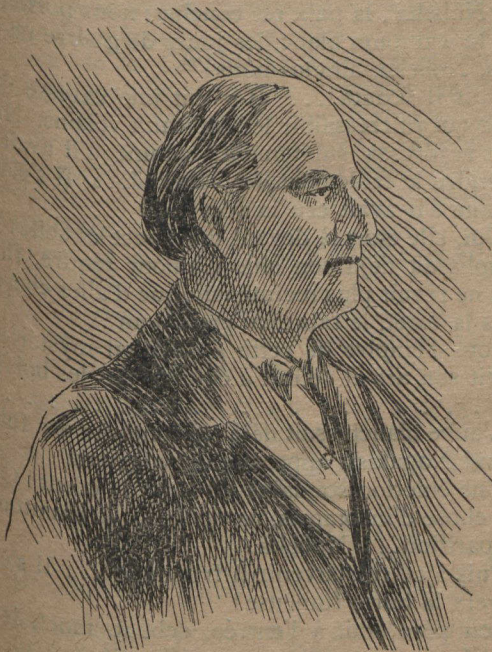
Echos d'Amérique

Chez nos voisins : La paix et le travail

EN termes convaincus et non moins sincères que ceux employés récemment par notre premier ministre, à bord du cuirassé "Dominion", Monsieur W. J. Bryan, le chef des démocrates des États-Unis, vient aussi de défendre à Londres la cause de la Paix.

Comme les journaux de nos voisins mènent grand bruit à propos des paroles et des gestes, de portée internationale, du successeur possible de M. Roosevelt, nous allons brièvement vous signaler certains faits, d'autant plus ressentis par les américains que M. Bryan, par sa conduite, semblerait attenter à la puissance de la doctrine Monroe si chère aux coeurs yankees.

Vous n'ignorez pas, ami lecteur, qu'en la métropole britannique, ces jours derniers, prirent fin les assemblées de la Conférence internationale des parlementaires. Les membres de cette conférence éminemment humanitaire, — pour la plupart de hautes personnalités politiques des parlements, qu'ils représentaient, — assistèrent à quatorze séances, pendant lesquelles furent considérées d'importantes questions, dont celle touchant à la paix mondiale. Car, et il est bon de le faire remarquer, la Conférence des parlementaires s'était donné pour mission, très noble mission, on l'admettra, d'intéresser tous les parlements en faveur de la paix universelle, afin d'augmenter les pouvoirs du tribunal de La Haye, lequel faciliterait la



M. W. J. BRYAN,
Candidat des démocrates à la présidence des E.-U.

limitation des armements, et, incidemment, diminuerait les horreurs de la guerre.

De façon non officielle, les parlements de vingt-quatre pays étaient représentés aux assemblées de Londres, ce qui prouve l'importance considérable des résolutions prises à ladite conférence.

Un traité modèle d'arbitration, qui sera présenté à la prochaine conférence de la paix de La Haye, ayant été rédigé par le bureau des parlementaires internationaux siégeant dans la capitale anglaise, M. Bryan proposa un amendement qui fut voté avec enthousiasme.

Selon les journaux américains, en cette occasion, le chef des démocrates de l'Union, aurait totalement oublié la doctrine Monroe, car l'amendement Bryan demande la médiation du tribunal de la Paix, même dans les cas où l'honneur des nations sur le point de prendre les armes serait en jeu. D'où la possibilité de voir les peuples européens rendre un jugement qui affecterait le principe fondamental de la doctrine Monroe.

Nous plaçant à un point de vue absolument désintéressé, nous avouons ne point comprendre pourquoi cette élastique doctrine échapperait à la loi commune. Mais nos voisins, eux, ont d'excellentes raisons, nous allions écrire ambitions, pour ne pas entendre les choses à notre manière! Voici la teneur de l'amendement Bryan:

"Si un désaccord survenait, qui ne fût pas compris parmi ceux à être soumis à l'arbitrage, les parties contractantes n'entreprendraient aucunes hostilités avant d'avoir demandé, séparément ou conjointement, selon le cas, la formation d'une commission d'enquête internationale, ou de médiation, sous les auspices d'une ou de plusieurs puissances amies. Une telle demande devant être formulée d'après l'article VIII de la Convention

de La Haye, établie pour en arriver à une solution pacifique des conflits internationaux".

Un aphorisme de chancelleries veut que rien ne réussisse mieux en diplomatie que la franchise, à ce compte M. Bryan a été on ne peut plus franc, et il a bien mérité le succès que lui vaut son initiative généreuse, sauf auprès de certains journalistes trop chauvins de sa patrie.

Appelé à donner des explications sur son amendement, le leader yankee aurait dit:

"Trois raisons suggèrent la résolution que je propose: l'opportunité d'étudier la cause du litige; l'occasion de séparer les questions d'ordre matériel des questions d'honneur; enfin, le moyen de donner aux colères nationales le temps de se calmer, l'opinion publique ayant le loisir de réfléchir et d'influencer les gouvernements trop belliqueux. Je ne cacherai pas que cette résolution me semble très favorable à la paix, et aussi que mon plus cher désir est de voir cette conférence travailler ardemment à l'oeuvre d'où sortira la paix générale".

Certes, voilà de belles paroles, dont M. Bryan pourra se réclamer avantageusement en posant sa candidature à la présidence des États-Unis.

Si des remarques mal sonnantes ont été formulées contre M. Bryan à propos de sa conduite à la conférence londonienne, c'est qu'aux États-Unis, comme partout ailleurs, la politique locale gête tout, distord perfidement les meilleurs mouvements du moindre candidat, à l'avantage de ses adversaires. L'élément ouvrier américain a si bien jugé l'étendue de cette moderne plaie sociale qu'il est enfin décidé à s'en débarrasser coûte que coûte. Aussi, M. Samuel Gompers, président de la Fédération Américaine du Travail, est-il résolu à combattre les ambitions politiques de tout membre du Congrès hostile au bien-être de l'ouvrier. Et, comme Monsieur Gompers, ne manque pas d'énergie et de talent, comme il est soutenu dans sa campagne d'épuration politique par des lieutenants aussi dévoués et aussi habiles que le sont MM. Frank Morrison et James O'Connell, on peut s'attendre à ce que plusieurs congressistes aient à rentrer dans les rang, ou à quitter définitivement leur siège au Congrès.

Comment on tue une langue

VOUS l'avez compris? nous faisons allusion à notre cher parler français, qu'on sape tant qu'on peut sur ce continent depuis quelques années. De vaillants coeurs ont beau lutter pour le défendre, certaines influences néfastes, aussi hypocrites que tenaces, s'acharnent à s'en défaire par tous les moyens, y compris celui du simulacre de la propagation volontaire de la langue de Racine. Et, malheureusement, l'ignorance, l'apathie, le laisser-faire de beaucoup de nos compatriotes contribuent trop, hélas! à un résultat dont ils auront à rougir avant longtemps, au cas où ils n'auraient plus de fibres au coeur correspondant aux glandes lacrymales.

C'est ainsi que l'amour d'annonces rémunératrices aidant, d'entrepreneurs fabricants de journaux des provinces anglaises, pour flatter les nôtres établis parmi eux, leur offrent un semblant de presse française. Dans maintes circonstances, non seulement ces forbans de l'imprimerie ne renseignent nullement leurs lecteurs, mais, même, ils annihilent l'entendement de la langue maternelle de leurs trop débonnaires clients.

Pour ne vous donner que deux exemples typiques et récents, dus à l'ignorance crasse du français, ou à la mauvaise foi dont nous parlions il y a un instant, nous copions textuellement les deux entrefilets ci-après d'un journal bilingue de Chatham, Ontario, portant, sous titre français, la date du 20 août 1906. Première perle:

"A New-York, deux enfants qui se trouvaient sur la voie ferrée, et paralysés de frayeur par l'approche d'un engin et de ce que l'ingénieur en charge s'est infligé de si graves blessures qu'il en mourra probablement, L'ingénieur Henning, dans l'espoir de sauver les deux enfants d'une mort affreuse qu'à une très petite distance l'engin, a appliqué les freins à sa machine avec violence. La brusque secousse a fait dérailler l'engin et Henning qui était tombé tout auprès "a été ébouillanté par l'eau qui s'échappait de la "bouilloire".

Deuxième perle, provenant de la même feuille: "Blenheim, 13. — Un accident qui a créé naturellement beaucoup d'émoi au sein de 300 excursionnistes à Eau. Ce son Mlle Matt, de Chatham, et Mr. Ferguson de Tupperville. Les deux étaient à l'eau prenant un bon pain, (sic) lors de l'accident, ils s'enfonçaient pour ne plus reparaitre. Leurs cadavres fut retrouvés le "soir".

Pour pondre de tels faits-divers, peut-on être plus ignare, ou plus canaille? Nous en doutons.

De telles lectures arrivent à faire dire aux petits canadiens-français ce que nous entendions ces jours-ci, d'une fillette de 10 ans élevée dans un centre mi-anglais mi-français:

—Mabel, as-tu vu Mme X. . .

—Oui, elle a passé avec un noir chien! . . .

Triste, n'est-ce pas?

Petite revanche morale

LES cyniques quidams qui se payent le luxe d'en imposer aux Canadiens-français, ainsi qu'on vient de le voir, sont, personnellement, très pointilleux quant à leur race. Un impérialisme outrancier les aveugle. Hors le giron de leurs concepts étroits, il n'est, selon eux, point de salut. Que, si on les laissait faire, ils pourfendraient en quatre, comme une des héros de Scribe, tout mécréant qui ne partagerait pas intégralement leurs opinions, leurs croyances, etc., etc. C'est dire que rien ne les offense autant que de les faire passer pour ce qu'ils ne veulent pas être. Eh, bien! c'est précisément ce que viennent de faire d'entrepreneurs allemands, (pourtant bons géographes) qui écoulent à Toronto une paccotille de cartes postales illustrées, où le drapeau de l'oncle Sam flotte sur les édifices militaires de cette ville.

L'humour teuton serait-il prophétique? Nous nous le demandons, en souriant de l'ire des gens d'Ontario, annexés avant la lettre.

L'ingratitude de d'un grand homme

A PRES tant de désaccord, si nous parlions musique? Cela nous permettrait peut-être un mot de la fin harmonieux? Nous n'en jurons pas, cependant, le vent soufflant parfois en tempête pour les échos comme pour le reste.



M. SAMUEL GOMPERS,
Président de la Fédération Américaine du Travail

S'il est un musicien à la réputation surfaite qui ait à se louer des moulins à musique modernes: phonographes, gramophones, orgues de barbarie, pianolas, etc., c'est bien John Philippe Sousa. Ayant composé quelques marches bruyantes et populaires, cet impresario de fanfare les a répandues à travers le monde au moyen de ces machines horripilantes. Il en est résulté une réclame monstre pour le maestro yankee, ce dont il devrait être heureux et fier, les dites serinettes n'ayant pas peu contribué à asseoir sa fortune. Or, ingratitude suprême, ce même Sousa part en guerre contre tous les dévidoirs de notes. A l'en croire, à bref délai, ceux-ci vont éliminer tous les chanteurs des États-Unis, mettre sur le pavé tous les musiciens, affamer tous les coureurs de cachets de l'Union. Evidemment, M. Sousa exagère, et par parenthèse, il s'illusionne sur la valeur des musiciens d'Amérique. Ce ne sont ni des marches, ni des cake-walk, ni quelques fantaisies pour orchestre, qui font un art musical national. Cet art on l'attendra encore longtemps sur ce continent, précisément parce que, ainsi que l'a fait remarquer M. Sousa, il y a plus d'harmoniums et de pianos dans les demeures des ouvriers américains que dans le reste de l'univers.

Quand un art engoue les foules au point de produire des légions d'amateurs, on peut être certain qu'il est avili, et que, de l'amour terre-à-terre qu'il inspire au vulgaire, en thèse générale, il ne naît rien de génial.

Les gramophones ne sauraient donc nous émouvoir. Comme tous les luxes la mode les emportera, pour le bien de la saine musique digne de ce nom, et chère aux seules âmes d'élites, aux seules mentalités d'artistes.

LE RETOUR DU SAUVAGE

Nouvelle Canadienne inédite, par GASTON LEURY

DANS la forêt profonde et silencieuse, où se dresse le wigwam de la pauvre tribu, le fils du sauvage, Napakisit, est prêt pour le départ. Il a vu seize fois la neige de l'hiver festonner les rameaux des pins, et enguirlander sa hutte de terre.

Le bois n'a plus de secret pour l'habile chasseur, et la bête et l'homme ont connu la portée de ses flèches. Car vingt nuits à peine ont passé depuis l'heure solennelle où, parés du wampum blanc, les chefs des deux tribus ennemies ont fait la paix.

Comme il s'est bien battu, le jeune Napakisit! Sa ceinture est lourde de scalpes! Il n'épargna qu'un ennemi vaincu, un chef, un vieillard courageux, le père d'une Algonquine... Nobeka!

Mais à cet âge, il faut qu'il aille maintenant dans la retraite et dans le jeûne, chercher la révélation de l'esprit protecteur qui va le rendre brave, invincible et heureux! Même, n'est-ce pas étrange, qu'ayant tant tardé, il ait encore tant de fois vaincu?

Quel sera le manitou bienfaisant qui l'accompagnera dans la vie, qui le guidera, qui le protégera?

Il sera puissant, car Napakisit est fort. Il est l'enfant de la forêt! L'air des pins a mis son hâle brun sur sa large poitrine; ses cheveux se nouent sur sa tête et retiennent des plumes d'oiseaux, trophées de ses chasses à l'aigle; une peau de bête déchiquetée lui couvre les reins, avec une épaisse ceinture de scalpes où pend, fier et arrogant, son tamahawk; dans le brun terne de sa peau, sous les sourcils épais de son front, des yeux d'un bleu tendre, — comme on en voit au-dessus des hauts sapins, dans l'immense plaine d'azur, — avec des reflets glauques de bravoure et de témérité, comme ceux qui naissent dans les lacs tranquilles, derrière la traînée légère de leurs canots d'écorce. Jamais le grand Manitou ne donna à un fils des bois tant de force et tant de beauté!

Mais il ne compte pas encore dans la vie! L'admiration de ses exploits et de son courage a fait murmurer qu'il deviendrait un jour sachem! Il a la valeur et il a la magnanimité!... Puis, la fière jeune fille qu'il a vue aux heures des combats, près du grand vieillard blanc, quand elle avait dans le regard le sublime merci et le suprême amour, pourrait-elle l'aimer encore s'il ne devenait pas homme?

Il s'en va donc dans la solitude des bois immenses.

Napakisit a marché tout le jour! Le soir vient de tomber avec l'ombre bleue des sapins. On entend hurler les loups dans la broussaille, on entend croasser les corbeaux au-dessus de la forêt.

Le fils du sauvage s'arrête, là, dans un ravin profond, où les feuilles mortes de l'automne dernier font un lit épais et moelleux.

La fatigue a brisé son corps, malgré l'orgueilleuse rébellion de sa volonté et de sa vigueur. Un voile lourd de brume s'appesantit sur ses yeux, un alanguissement de sa pensée rêveuse lui enlève la sensation de tout ce qui l'entoure, et dans les larges échancrements où le rayon de la lune joue ses fantasmagories, le jeune sauvage s'endort.

Quoi! venu dans la solitude pour voir se révéler l'Esprit protecteur de sa vie, il va s'abandonner lâchement aux prises du sommeil?

Est-ce que les ours ne grondent pas derrière les hauts chênes, dans l'enclavement des roches? Est-ce que le hurlement du loup devient la berceuse de Napakisit?

Debout, enfant des bois! Debout! la nuit est le temps propice pour la révélation!

E! Napakisit se lève! Pour chasser le sommeil, il chante, et l'écho de sa voix rauque s'étend par degrés à travers les grands pins!

"O vous, Esprits de ma tribu, qui fîtes braves et généreux, mes ancêtres, venez sur l'aile des aigles, sur le flot du torrent, venez et faites-vous connaître!"

"Manitou qui devez prendre soin de ma vie, sur qui je dois compter dans la chasse et la guerre; Esprit qui fortifiez le bras des Iroquois, Esprit

qui de nos arcs au ciel lancez les flèches, venez, apparaissez... et voyez ma défense!"

Il se tut... et l'on entend encore mourir dans les bois, ces derniers mots de sa chanson.

Il écoute!...

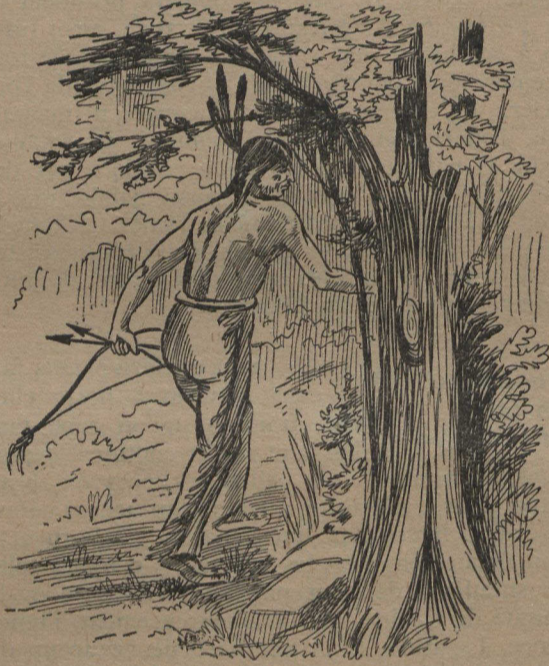
Viendra-t-il dans la lueur blafarde de la lune? Surgira-t-il du bleu sombre des futaies? se dressera-t-il à la cime des hautes roches, ou bien viendra-t-il s'asseoir près de lui, lui révéler les secrets de l'existence, les secrets de la chasse et de la guerre!

De toute l'énergie de son être, il appelle le moment de l'apparition divine! Il a besoin d'être homme... le collier du sachem!... et Nobeka!...

Religieusement il plonge sa pensée dans une rêverie sans fin. Il revoit ses ancêtres dans une vision nette; il revoit aussi le vieillard blanc avec Nobeka!

Alors il a des exaltations, il implore, il supplie avec larmes le manitou d'apparaître, de prendre immédiatement possession de sa vie pour la protéger et la rendre heureuse.

Peu à peu, une douleur lancinante affaiblit son être! Il n'a point mangé depuis son départ du wigwam, et la route a été longue!



Il allait dans la solitude des bois immenses.

Il n'a pas le droit de tuer les bêtes de la forêt pour apaiser sa faim! C'est la solitude et le jeûne.

Mais, cet Esprit qu'il appelle, viendra-t-il?

Est-ce que ses ancêtres n'ont pas eu leur manitou? Est-ce que les Algonquins morts dans la guerre, n'avaient pas eu le leur, lâche et impuisant?

Pour lui, ce sera un manitou fidèle et fort! Il a besoin, le jeune Napakisit d'une âme qui vienne à son âme, dirigeante, aimante et fidèle!...

Que lui importe la force? La force de son bras et la puissance de son arc suffisent! Il saura bien arracher ces chevelures de ses ennemis et couper les griffes des fauves!

Il veut, lui, la douceur, la beauté!

Et il contemple dans la clarté tremblante de la lune, les rameaux qui se penchent. Peut-être qu'il va se révéler, le manitou, dans la verdure tendre du feuillage!... Peut-être descendra-t-il comme les noirs goglus avec de petits cris d'amour!... Peut-être le surprendra-t-il, lui, dans le sillon bleuâtre de son canot!...

Non! si doux et si beaux qu'ils soient, feuillages, oiseaux et grands lacs, il n'y trouvera point l'âme qu'il appelle!

Il demande un esprit doux comme Nobeka la douce... beau comme Nobeka la belle!...

Et de nouveau la vision de la fière algonquine, avec l'expression reconnaissante et amoureuse de son regard, lui revient subitement et l'enchanté!

Oh! ce rêve, où il ne sait qu'admirer du manitou divin ou de la belle Nobeka, il le prolonge... il le retient... il a peur qu'il s'évanouisse... il le refait à chaque évanouissement.

On dirait que Nobeka est là... Il va lui présenter ses bijoux: son tomahawk et ses scalpes! Il va lui dire le secret de son cœur attendri... Il étend les bras, et la réalité brise à nouveau son rêve!...

Une fois encore il sent une fatigue mauvaise pénétrer toute sa chair! Les tiraillements de la faim saccadent les battements du cœur! Il se sent la tête lourde! Une sueur tour à tour, brûlante et froide, lui cerne le front comme d'un bandeau.

L'exaltation de son âme appelante, suppliante, dans le silence universel de la forêt, lui donne la convulsion nerveuse du délire!

Il veut chanter... et comme dans une impuissance de désespéré, il éclate en sanglots!...

L'esprit n'apparaît pas! L'esprit doux comme Nobeka la douce, beau comme Nobeka la belle!

Quoi! peut-il y avoir dans la forêt quelque chose de plus doux que l'algonquine? Qui viendra à lui plus beau que Nobeka?

Nobeka!... La forêt n'a plus que ce cri répété de mont en mont à travers toute la solitude!

Nobeka!... Et Napakisit lui parle.

"Je t'aime!... C'est pour toi que j'ai affronté les flèches de ta tribu! Pour toi que j'ai orné ma ceinture des scalpes de ta famille! C'est parce que je veux être devant toi brave et courageux, que j'ai été généreux!"

"J'ai épargné ton père, Nobeka, pour que les larmes ne viennent pas mouiller tes yeux! Tu serais morte si tu l'avais vu mort... Et tu le défendais si bien!"

"Nobeka, la paix est conclue; nous portons au cou le wampum blanc, les jours de guerre ne sont plus, Nobeka, aimons-nous!"

Puis il écoute!... Il y eut une caresse de la brise qui fit tressaillir les rameaux voisins. Napakisit se dressa subitement, comme s'il avait cru entendre le frôlement de Nobeka!... Il s'élança, comme s'il avait cru la voir!...

Oui, elle était là devant lui, douce et belle! Elle remplissait déjà son âme d'amour tendre, fidèle, et il ne rêvait plus maintenant que d'aller chercher dans la forêt, le talisman protecteur!

Sous l'empire de cette apparition mystérieuse, il prit son arc et se mit à courir dans les bois!...

L'aube blanchissait déjà les contours des futaies quand Napakisit approcha du wigwam.

Une émotion soudaine lui serra le cœur! Quelque chose d'incompris, un doute... le manitou... l'apparition... Nobeka!...

Puis à ce ressouvenir il frissonna!... Il s'élança vers la hutte fumeuse!

Son père était à l'entrée, debout, muet, le regard farouche, avec son arc débandé.

Sa mère levait les bras vers lui, criant de joie: "Wa! Wa! Wa! Le manitou est apparu à Napakisit!"

Mais le jeune sauvage s'arrêta soudain; ses flèches se répandirent sur le sol; il eut un sanglot violent. "Malheur à moi, clama-t-il. Malheur!"

Et sur le cadavre de Nobeka, lâchement tuée par l'Iroquois, Napakisit se pencha, prit fièvreusement le rameau qu'elle pressait sur son cœur entr'ouvert, le baisa et s'enfuit dans la forêt!

Il courut longtemps comme un coupable! Il courut longtemps au hasard emportant le rameau qu'il baisait dans sa course folle... Il courut jusqu'à l'endroit où il retrouva les traces de Nobeka dans la mousse et la broussaille, puis, défaillant, il s'abattit au pied d'un chêne... il y avait encore la meurtrissure du rameau arraché!...

Le pauvre sauvage entrelaça de ses bras tremblants ce tronc insensible, il colla ses lèvres à la blessure du chêne... il appela encore une fois Nobeka, puis il pencha la tête, laissa errer son regard dans une pensée folle, et mourut!...

GASTON LEURY

GRAINS DE SAGESSE

Pour être un homme, il faut avoir dans l'âme des parties écorchées à vif, et qui saignent quand on y touche.

Le sentiment intérieur qu'on éprouve après avoir accompli un noble devoir, est pour l'âme une assez digne récompense, puisqu'il lui communique ce calme que le monde ne peut ni donner, ni ravir.

La souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.

A TRAVERS LA MODE



Costume d'automne — Voici pour entrer en ville, une fraîche toilette qui, sans faire encore songer aux costumes d'hiver, n'est cependant plus estivale. La jupe, très ronde et un peu courte, est un plissé soleil coupé d'entre-deux de guipure ivoire. Elle est en lainage noisette, de même que le corsage, lui aussi plissé et coupé d'entre-deux. Une bande de drap café au lait est posée sur les hanches et, par devant, s'amincissant en descendant, elle retient le pli en faux tablier. Sur le corsage est jeté un collet-revers de drap café au lait, agrémenté, comme la bande de la jupe, de piqués et de gros boutons. Ce collet à gros festons croise par devant au moyen de deux longues pointes terminées chacune par un gros gland de soie.

Le chapeau qui accompagne cette toilette est marron foncé, avec une grosse touffe de fleurs aux tons roux et chaudron et feuille morte; il est à moitié couvert par une large écharpe de gaze noisette.

Ce qu'elle est — Ce qu'elle sera

Les grandes réunions parisiennes où l'élégance tient ses assises ont donné l'orientation définitive de la mode estivale... et de la nouveauté automnale, dit la Mise de Moïsy, dans la "Mois littéraire et pittoresque".

Pour faire du neuf, nous ne savons que rajeunir, et la mode actuelle est passée maîtresse en cet art. Elle oscille du Louis XIV à l'Empire avec la plus merveilleuse inconscience, le plus charmant sans-façon.

C'est un mélange amusant des styles les plus divers; un kaléidoscope animé dans lequel nous croyons voir défiler toutes les beautés réputées dont l'histoire du costume nous a conté les élégances et les excentricités.

La veste Louis XIV — dite le grand habit, — qu'il ne faut pas confondre avec la veste Louis XVI, a grand succès pour les robes de toile, avec le long gilet de nuance vive et éclatante ou de teinte sombre rebrrodé de soies de couleur et de canetille.

Voici également les tons chéris du XVIIIe siècle que célèbre Mademoiselle de Monpensier en ses mémoires "blancs et noirs avec noeuds d'écarlate". Mais ce ne sont plus les soies lourdes et somptueuses, les brocarts qui parent la femme comme une châsse; ce sont des gaze blanches pé-

kinées de noir et palpitantes, qui l'enveloppent d'un nuage et qu'alourdit au bas une haute bande de Cluny. Piqué de-ci, de-là, un capricieux noeud de taffetas cerise ou quelque rose en gaze d'or; une ombrelle en taffetas écarlate se détache sur le fond de la robe, mettant en valeur le chapeau de paille d'Italie animé de marabouts blancs et noirs.

L'ensemble est d'une distinction impeccable, et cette toilette convient — chose rare — à toutes les femmes. Pour une dame d'âge moyen, il est difficile de trouver costume plus seyant.

Du Louis XV, nous copions les "volantes" en manteaux flottants en taffetas aux vastes capulets, dont les estampes de Moreau le jeune, les bergeries de Boucher nous offrent les plus séduisants spécimens.

Mais l'époque à laquelle nous faisons les plus larges emprunts est le Directoire. Nous retournons à la taille courte, non plus à la taille Empire, dont l'exagération nous semble ridicule et qu'ont maladroitement interprétée les robes réformées; mais au corsage Directoire dont la taille se marque environ à $\frac{1}{3}$ de pouce au-dessus de la ceinture actuelle.

L'allure en est gracieuse, plus artistique que celle de la taille allongée; la femme, en général, dans les proportions esthétiques, a le buste trop long; la mode dernière l'accentuait encore. La taille courte rétablit l'harmonie et donne à la silhouette l'aspect élancé d'une Diane chasseresse.

On garnit énormément jupes et corsages. Le dos de ceux-ci est tout aussi surchargé que le devant; beaucoup de collets courts et plats, se croisant devant et derrière sous un gros noeud marquant le point de départ de la jupe à $\frac{1}{2}$ pouce au-dessus de la taille.

Ce sont aussi de mignards petits boléros en faille, arrondis en coeur; la jupe, partant du bord, fournit une certaine ampleur au milieu du dos et du devant pour s'aplatir sur les côtés. Souvent le boléro est remplacé par un simple ruban drapé, dont les bouts s'attachent derrière en un noeud sans pans ou avec pans retombant à mi-jupe.

En résumé, une surcharge étonnante de garnitures, une débauche d'ornements, des noeuds, des boutons, des fleurs, des incrustations, des galons, des broderies.

Les couleurs procèdent aussi des tons chers à l'empire; elles sont ternes ou éclatantes suivant la fantaisie de la créatrice. C'est quelquefois sur les toilettes blanches l'étrange contraste des nuances mates, grise, fumée, taupe, beige; d'autres fois, ce sont les tons claironnants des vieux rose, rouge, violet, vert, bleu, groseille.

Comme réminiscence du Directoire, des mousselines, des tulles grecs peints; c'est une élégance facile dont pourront s'inspirer les jeunes filles habiles à manier le pinceau. On vend des robes entières ainsi préparées; des bouquets de roses sont jetés sur le fond clair et des rayures de tulle noir dessinent au bas une grecque.

Sur une robe de tulle blanc, voici jetées, des roses peintes et des grecques en tulle noir. Le corsage boléro froncé, en tulle peint, est bordé d'une valenciennes retombant sur une haute ceinture corselet Empire, en faille imprimée; il s'encadre d'un petit fichu croisé en tulle blanc brodé, brodé d'une valenciennes, arrêté à la poitrine par un noeud Pompadour. La jupe, très ample, froncée dans la taille, est en tulle peint, bordée d'un ruban Pompadour.

Les mantelets sont exquis; ils semblent des vêtements de poupées aux grâces mièvres et frivoles. On les fait en Irlande, en Cluny, filet brodé, lèze de valenciennes ajourée d'entre-deux en toile brodée, en faille, en lainage.

En dentelle, en broderie lourde, ils sont d'une richesse spéciale; en taffetas, ils sont pratiques, et nous les indiquons aux femmes qui cherchent tout à la fois à concilier une jolie élégance et une intelligente économie. Le ton du paletot s'assortira à la nuance de la jupe ou tranchera complètement, et, en ce dernier cas, souvent il s'harmonisera à la tonalité du chapeau.

Quoique nous voyions encore beaucoup de robes de toile, il faut constater un revirement dans leur faveur. On en reconnaît les inconvénients; leur entretien est dispendieux; elles se raccourcissent et déteignent au blanchissage et se froissent au moindre mouvement.



Habit Louis XV — Absolument inédit, ce grand habit Louis XV constitue un des derniers costumes de toile de la saison; d'ailleurs, il peut affronter les premières fraîcheurs. Le paletot est en toile rose, brodé de motifs de broderie anglaise en coton vert pâle. La couture des petits côtés du dos est marquée par de petits méchons de frange en coton météore vert pâle qui se retrouvent aussi au col. A la taille, deux gros motifs passementerie verte. Les manches, fendues au coude, sont également garnies de cette frange. Col vert pâle. Jupe en toile rose.

Le chapeau, en paille vert pâle, ne comporte d'autre garniture qu'un béret de broderie anglaise vert sur rose, formant calotte et, sur le côté, un plumet blanc.

L'anglomanie, qui sévit à la fin du règne de Louis XVI et sous le Directoire, nous dota de ces chapeaux disgracieux, à fonds hauts et larges, à bords étroits, que la mode d'aujourd'hui s'amuse à reproduire. Des pailles fines d'Italie ou de Manille, des plumes en guirlandes retombantes, une rose piquée en avant, voilà la garniture de ces coiffures extraordinaires.

PATRON No. 528

Blouse simple. — Ce patron se compose de 4 morceaux: 1° devant froncé du haut; 2° froncé du haut avec fermeture, 3° Empiècement formant patte longue au milieu du devant sans couture, fermeture au milieu du dos jusqu'à l'emmanchure; 4° Manche froncée du haut jusqu'à l'articulation du bras, le reste de la manche plat. Matériaux 2½ verges en 48 pouces. Grandeurs, de 30 à 40 pouces de buste.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse complète et de signer lisiblement.)



Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(A suivre)

XXIII

EN FAMILLE

Le trajet fut court; il me parut très court, car je marchais dans un rêve, la tête remplie d'idées folles ou tout au moins que je croyais folles: on nous fit entrer dans un salon, où se trouvaient madame Milligan, Arthur étendu sur un divan, et Lise.

Arthur me tendit les deux bras; je courus à lui pour l'embrasser; j'embrassai aussi Lise, mais ce fut madame Milligan qui m'embrassa.

— Enfin, me dit-elle, l'heure est venue où vous pouvez reprendre la place qui vous appartient.

Et comme je la regardais pour lui demander l'explication de ces paroles, elle alla ouvrir une porte, et je vis entrer mère Barberin, portant dans ses bras des vêtements d'enfant, une pelisse en cachemire blanc, un bonnet de dentelle, des chaussons de tricot.

Elle n'eut que le temps de poser ces objets sur une table, avant que je la prisse dans mes bras; pendant que je l'embrassais, madame Milligan donna un ordre à un domestique, et je n'entendis que le nom de M. James Milligan, ce qui me fit pâlir.

— Vous n'avez rien à craindre, me dit-elle doucement, au contraire, venez ici près de moi et mettez votre main dans la mienne.

A ce moment la porte du salon s'ouvrit devant M. James Milligan, souriant et montrant ses dents pointues; il m'aperçut et instantanément ce sourire fut remplacé par une grimace effrayante.

Madame Milligan ne lui laissa pas le temps de parler :

— Je vous ai fait appeler, dit-elle, d'une voix lente qui tremblait légèrement, pour vous présenter mon fils aîné que j'ai eu enfin le bonheur de retrouver.

— elle me serra la main; — le voici; mais vous le connaissez déjà, puisque chez l'homme qui l'avait volé, vous avez été le voir pour vous informer de sa santé.

— Que signifie? dit M. James Milligan, la figure décomposée.

— ... Cet homme, aujourd'hui en prison pour un vol commis dans une église, a fait des aveux complets; voici une lettre qui le constate; il a dit comment il avait volé cet enfant, comment il l'avait abandonné à Paris, avenue de Breteuil; enfin comment il avait pris ses précautions en coupant les marques du linge de l'enfant pour qu'on ne le découvrit pas; voici encore ces linges qui ont été gardés par l'excellente femme qui a généreusement élevé mon fils; voulez-vous voir cette lettre; voulez-vous voir ces linges?

M. James Milligan resta un moment immobile, se demandant bien certainement s'il n'allait pas nous étrangler tous; puis il se dirigea vers la porte; mais prêt à sortir, il se retourna :

— Nous verrons, dit-il, ce que les tribunaux penseront de cette supposition d'enfant.

Sans se troubler, madame Milligan, — maintenant je peux dire ma mère, — répondit :

— Vous pouvez nous appeler devant les tribunaux; moi je n'y conduirai pas celui qui a été le frère de mon mari.

La porte se referma sur mon oncle; alors je pus me jeter dans les bras que ma mère me tendait et l'embrasser pour la première fois en même temps qu'elle m'embrassait elle-même.

Quand notre émotion fut un peu calmée, Mattia s'approcha :

— Veux-tu répéter à ta maman que j'ai bien gardé son secret? dit-il.

— Tu savais donc tout? dis-je.

Ce fut ma mère qui répondit :

— Quand Mattia m'eut fait son récit, je lui recommandai le silence, car si j'avais la conviction que le pauvre petit Remi était mon fils, il me fallait des preuves certaines que l'erreur n'était pas possible. Quelle douleur pour vous, cher enfant, si après vous avoir embrassé comme un fils, j'étais venue vous dire que nous nous étions trompés! Ces preuves nous les avons, et c'est pour jamais maintenant que nous sommes réunis; c'est pour jamais que vous vivrez avec votre mère, votre frère, — elle montra Lise ainsi que Mattia, — et ceux qui vous ont aimé malheureux.

Les années se sont écoulées, — nombreuses, mais courtes, car elles n'ont été remplies que de belles et douces journées.

J'habite en ce moment l'Angleterre, Milligan-Park, le manoir de mes pères.

L'enfant sans famille, sans soutien, abandonné et perdu dans la vie, ballotté au caprice du hasard, sans phare pour le guider au milieu de la vaste mer où il se débat, sans port de refuge pour le recevoir, a non seulement une mère, un frère qu'il aime, et dont il est aimé, mais encore il a des ancêtres qui lui ont laissé un nom honoré dans son pays et une belle fortune.

Le petit misérable, qui, enfant, a passé tant de nuits dans les granges, dans les étables, ou au coin d'un bois à la belle étoile, est maintenant l'héritier d'un vieux château historique que visitent les curieux, et que recommandent les "guides".

C'est à une vingtaine de lieues à l'ouest de l'endroit où je m'embarquai, poursuivi par les gens de justice, qu'il s'élève à mi-côte dans un vallon, bien boisé, malgré le voisinage de la mer. Bâti sur une sorte d'esplanade naturelle, il a la forme d'un cube et il est flanqué d'une grosse tour ronde à chaque coin. Les deux façades, exposées au sud et à l'ouest sont enguirlandées de glycines et de rosiers grimpants; celles du nord et de l'est sont couvertes de lierres dont les troncs, gros comme le corps d'un homme à leur sortie de terre, attestent la vétusté, et il faut tous les soins vigilants des jardiniers pour que leur végétation envahissante ne cache point sous son vert manteau les arabesques et les rinceaux finement sculptés dans la pierre blanche du cadre et des meneaux des fenêtres. Un vaste parc l'entoure; il est planté de vieux arbres que ni la serpe ni la hache n'ont jamais touchés, et il est arrosé de belles eaux limpides qui font ses gazons toujours verts. Dans une futaie de hêtres vénérables, des corneilles viennent percher chaque nuit, annonçant par leurs croassements le commencement et la fin du jour.

C'est ce vieux manoir de Milligan-Park que nous habitons en famille, ma mère, mon frère, ma femme et moi.

Depuis six mois que nous y sommes installés, j'ai passé bien des heures dans le chartrier où sont conservés les chartes, les titres de propriété, les papiers de la famille, penché sur une large table en chêne noircie par les ans, occupé à écrire; ce ne sont point cependant ces chartes ni ces papiers de famille que je consulte laborieusement, c'est le livre de mes souvenirs que je feuillette et mets en ordre.

Nous allons baptiser notre premier enfant, notre fils, le petit Mattia, et à l'occasion de ce baptême, qui va réunir dans le manoir de mes pères tous ceux qui ont été mes amis des mauvais jours, je veux offrir à chacun d'eux un récit des aventures auxquelles ils ont été mêlés, comme témoignage de gratitude pour le secours qu'ils m'ont donné ou l'affection qu'ils ont eue pour le pauvre enfant perdu. Quand j'ai achevé un chapitre, je l'envoie à Dorchester, chez le lithographe; et ce jour même j'attends les copies autographiées de mon manuscrit pour en donner une à chacun de mes invités.

Cette réunion est une surprise que je leur fais, et que je fais aussi à ma femme, qui va voir son père, sa soeur, ses frères, sa tante qu'elle n'attend pas; seuls ma mère et mon frère sont dans le secret: si aucune complication n'entrave nos combinaisons, tous logeront ce soir sous mon toit et j'aurai la joie de les voir autour de ma table.

Un seul manquera à cette fête, car si grande que soit la puissance de la fortune, elle ne peut pas rendre la vie à ceux qui ne sont plus. Pauvre cher vieux maître, comme j'aurais été heureux d'assurer votre repos! Vous auriez déposé la "piva", la peau de mouton et la veste de velours; vous n'auriez plus répété: "En avant, mes enfants!" Une vieillesse honorée vous eût permis de relever votre belle tête blanche et de reprendre votre nom; Vitalis, le vieux vagabond, fût redevenu Carlo Balzani le célèbre chanteur. Mais ce que la mort impitoyable ne m'a pas permis pour vous, je l'ai fait au moins pour votre mémoire; et à Paris, dans le cimetière Montpar-

nasse, ce nom de Carlo Balzani est inscrit sur la tombe que ma mère, sur ma demande, vous a élevée; et votre buste en bronze sculpté d'après les portraits publiés au temps de votre célébrité, rappelle votre gloire à ceux qui vous ont applaudi; une copie de ce buste a été coulée pour moi; elle est là, et en écrivant le récit de mes premières années d'épreuves, alors que la marche des événements se déroulait, mes yeux bien souvent ont cherché les vôtres. Je ne vous ai point oublié, je ne vous oublierai jamais, soyez-en sûr; si, dans cette existence périlleuse d'un enfant perdu, je n'ai pas trébuché, je ne suis pas tombé, c'est à vous que je le dois, à vos leçons, à vos exemples, ô mon vieux maître! et dans toute fête votre place sera joyeusement réservée: si vous ne me voyez pas, moi je vous verrai.

Mais voici ma mère qui s'avance dans la galerie des portraits; et je la retrouve aujourd'hui telle qu'elle m'est apparue pour la première fois, sous la verandah du "Cygne", avec son air noble, si rempli de douceur et de bonté; seul le voile de mélancolie alors continuellement baissé sur son visage s'est effacé.

Elle s'appuie sur le bras d'Arthur, car maintenant ce n'est plus la mère qui soutient son fils débile et chancelant, c'est le fils devenu un beau et vigoureux jeune homme, habile à tous les exercices du corps, élégant écuyer, solide rameur, intrépide chasseur qui avec une affectueuse sollicitude offre son bras à sa mère; car, contrairement au pronostic de mon oncle M. James Milligan, le miracle s'est accompli; Arthur, a vécu et il vivra.

A quelques pas derrière eux, je vois venir une vieille femme vêtue comme une paysanne française et portant sur ses bras un tout petit enfant enveloppé dans une pelisse blanche; la vieille paysanne c'est mère Barberin et l'enfant c'est le mien, c'est mon fils, le petit Mattia.

Après avoir retrouvé ma mère, j'avais voulu que mère Barberin restât près de nous, mais elle n'avait pas accepté :

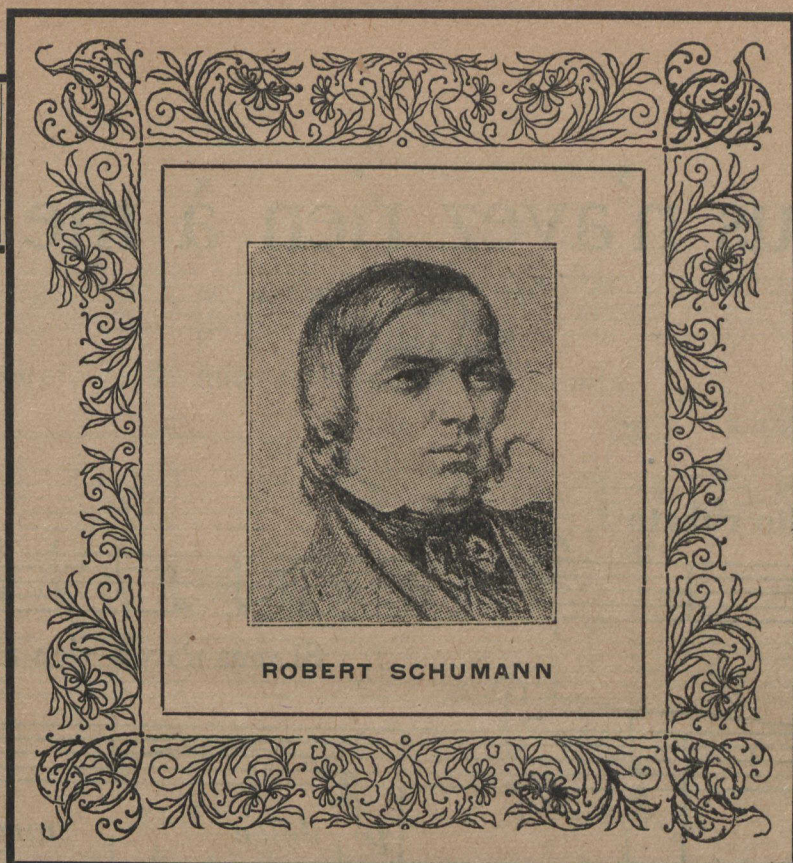
— Non, m'avait-elle dit, mon petit Remi, ma place n'est pas chez ta mère en ce moment. Tu vas avoir à travailler pour t'instruire et devenir un vrai monsieur par l'éducation, comme tu en es un par la naissance. Que ferai-je auprès de toi? Ma place n'est pas dans la maison de ta vraie mère. Laisse-moi retourner à Chavanon. Mais pour cela notre séparation ne sera peut-être pas éternelle. Tu vas grandir, tu te marieras, tu auras des enfants. Alors, si tu le veux, et si je suis encore en vie, je reviendrai près de toi pour élever tes enfants. Je ne pourrai pas être leur nourrice comme j'ai été la tienne, car je serai vieille, mais la vieillesse n'empêche pas de bien soigner un enfant; on a l'expérience; on ne dort pas trop. Et puis je l'aimerai ton enfant, et ce n'est pas moi, tu peux en être certain, qui me le laisserai voler comme on t'a volé toi-même.

Il a été fait comme mère Barberin désirait: peu de temps avant la naissance de notre enfant, on a été la chercher à Chavanon et elle a tout quitté, son village, ses habitudes, ses amis, la vache issue de la nôtre pour venir en Angleterre près de nous; notre petit Mattia est nourri par sa mère, mais il est soigné, porté, amusé, cajolé par mère Barberin, qui déclare que c'est le plus bel enfant qu'elle ait jamais vu.

Arthur tient dans sa main un numéro du "Times"; il le dépose sur ma table de travail en me demandant si je l'ai lu, et sur ma réponse négative, il me montre du doigt une correspondance de Vienne que je traduis :

"Vous aurez prochainement à Londres la visite de Mattia; malgré le succès prodigieux qui a accueilli la série de ses concerts ici, il nous quitte, appelé en Angleterre par des engagements auxquels il ne peut manquer. Je vous ai déjà parlé de ces concerts ils ont produit la plus vive sensation autant par la puissance et par l'originalité du virtuose, que par le talent du compositeur; pour tout dire, en un mot, Mattia est le Chopin du violon".

Je n'ai pas besoin de cet article pour savoir que le petit musicien des rues, mon camarade et mon élève, est devenu un grand artiste; j'ai vu Mattia se développer et grandir, et si, quand nous travaillions tous trois ensemble sous la direction de notre précepteur, lui, Arthur et moi, il faisait peu de progrès en latin et en grec, il en faisait de tels en mu-



Ecole Romantique Allemande



ROBERT SCHUMANN, (1810-1856), né à Zwickau (Saxe).

Ce n'est guère avant l'âge de vingt ans qu'il entreprit des études sérieuses avec l'idée de faire de la musique sa carrière; jusque-là il était destiné au droit, qu'il était censé apprendre à Leipsick, puis à Heidelberg, où, en vérité il ne suivait que les cours de philosophie, consacrant au plaisir le reste de son temps. Ce manque d'études élémentaires et techniques faites en temps voulu, c'est-à-dire pendant la jeunesse, se trahit par l'indécision et le vague des formes, ainsi que par de nombreuses incorrections; ses œuvres ne sont pas, en général, solidement charpentées, bien équilibrées; son orchestration est un peu grise, manque de force et d'éclat, de lumière. Ces légères réserves faites, on doit admirer profondément la poésie intense et intime qui se dégage de ses moindres productions. Son génie rêveur ne le portait pas vers le théâtre; il s'y est pourtant essayé, surtout dans *Manfred* et dans *Geneviève*, mais avec peu de succès. Ses titres à la gloire sont le délicieux oratorio: le *Paradis et la Péri*, ses deux recueils de *Mélodies*, trois *Symphonies*, un superbe *Quintette* et un *Quatuor* (tous les deux en mi bémol), pour piano et instruments à cordes, et beaucoup de pièces pour piano, dont les plus connues sont les *Etudes symphoniques*, les *Scènes d'enfants*, les *Davidbundlers*, les *Novellettes*, le *Carnaval*, etc.

Il est mort fou dans une maison de santé près de Bonn.

Il avait épousé une remarquable pianiste, Clara Wieck, qui après sa mort, a continué à faire connaître sa musique.



Si vous n'avez rien à me dire

Mélodie

Paroles de Victor HUGO

Musique de Francis THOME

Moderato, molto rubato

CHANT

PIANO

p *dolce* *suivez*

Si vous n'a-vez rien à me di - re,

Pourquoi venir auprès de moi? — Pourquoi me fai-re ce sou - ri-re Qui tournerait la tête au

roi? — Si vous n'avez rien à me di-re, Pourquoi ve - nir — auprès de

rall. *suivez* *suivez*

a Tempo *p* **a Tempo** *rall.*

moi? Si vous n'a-vez rien à m'ap - pren - dre, Pourquoi me pressez-vous la main?

a Tempo

Sur le rêve an-gé-lique et tendre Auquel vous songez en che - min. Si vous n'avez rien à m'ap -

p **a Tempo** *cresc.*

rall. - - - - **a Tempo**

-prendre, Pourquoi, Pour - quoi me pressez-vous la main? Si vous voulez que je m'en ail - - le,

rall. suivez *fp*

rall. - - - - **a Tempo**
cresc.

Pourquoi passez-vous par i - ci? — Lorsque je vous vois, je tres - saille, C'est ma joie et c'est mon sou.

suivez *animato e cresc.*

rall. - - - - **molto**

- ci. — Si vous voulez que je m'en aille, Pourquoi, Pour - quoi passez-vous par i - ci?

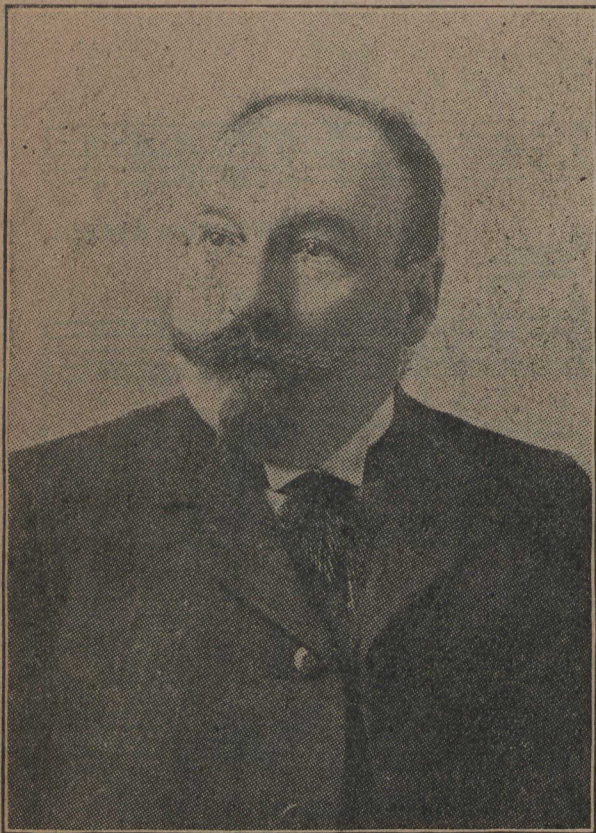
f *mp* *rall.* *molto rall.* *p*
f *rall.* *mp* *molto rall.* *suivez*

Le Vrai Devoir

Poésie et musique

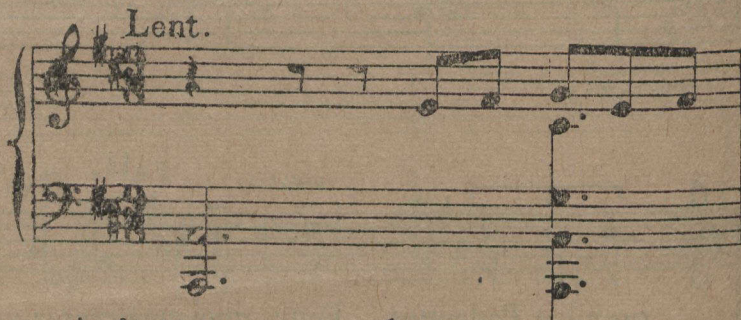
DE

XAVIER PRIVAS



M. Xavier Privas, prince des chansonniers français. — M. Xavier Privas vient d'être décoré de la Légion d'honneur sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts. Xavier Privas est un poète délicat. Parmi ses innombrables chansons, dont il compose lui-même les paroles et la mélodie, on peut citer: "le Noël de Pierrot", "les Chimères", "les Thuriféraires", "la Ronde des Heures", "le Testament de Pierrette", "Chansons du soir", etc.

PIANO.



Agitato *mf* sans *r* ralenti.



7^e STROPHE.
al Coda.



CODA.



Si ton frère te dit: "Je suis pauvre et j'ai froid!"
Ton devoir est d'offrir la moitié de ton toit
A ton frère.

Si ton frère te dit: "L'avenir me fait peur!"
Ton devoir est de mettre un peu d'espoir au coeur
De ton frère.

Si ton frère te dit: "Je suis seul, triste et vieux!"
Ton devoir est d'offrir tes soins les plus pieux
A ton frère.

Si ton frère te dit: "Je suis seul, faible et las!"
Ton devoir est d'offrir le secours de ton bras
A ton frère.

Si ton frère te dit: "La force a pris mes droits!"
Ton devoir est d'oser faire gronder ta voix
Pour ton frère.

Si ton frère est tombé, terrassé par le sort,
Ton devoir le dernier est d'adoucir la mort
De ton frère!

POUR RIRE



L'étranger. — Quelle est cette rivière?
Le villageois. — Pourquoi, monsieur?
L'étranger. — Parce que je désire le savoir.

Une preuve irréfutable.

A la campagne, dans les villes d'eaux, on n'est pas très sévère quant au choix des relations : c'est pourquoi les de la Tourachaux ont invité cordialement à leur fête champêtre de dimanche les Larmechat, leurs voisins de villa, plus riches de billets de banque que de belles manières. On a dansé sur l'herbe, on a dîné sous la tonnelle, puis Mlles de la Tourachaux, qui sont des artistes, ont exécuté au piano un brillant morceau à quatre mains.

Au retour, Mme Larmechat confie ses impressions à son mari, qui n'avait pu l'accompagner.

— Ils ne sont pas si riches que ça, les Tourachaux, tu sais.

— Allons donc, on les dit archi-millionnaires!

— En réalité, ce sont des "purées!"

— Bah!

— Ils en sont réduits à faire jouer leurs deux filles sur le même piano!

Gontran est en visite chez son vieil oncle. Jetant les yeux sur la pendule, il s'écrie tout à coup :

— Ah! mon Dieu! comme il est tard! il faut que je me sauve.

— Tu as bien le temps, reprend son oncle, tu sais bien que j'avance.

Gontran, vivement, d'un ton insinuant :

— Alors, mon bon oncle, avancez-moi donc une vingtaine de piastres.

Un lutteur forain préparant sa baraque pour la foire au pain d'épices, exhibe une immense toile sur laquelle il a fait peindre le fils d'Alcmène dans une pose héroïque, avec cette inscription : "A l'ercule du XXe siècle".

— Mais, pardon, observe quelqu'un, il faut une H à Hercule!...

— Pas du tout, se récria le bateleur, un savant m'a dit que c'était une massue!...

La belle Mme Hunetelle tend à son mari la facture de son fourreur et, d'un air dédaigneux, soupire :

— Vison, loutre, zibeline. C'est chaque hiver la même histoire.

M. Hunetelle tire son portefeuille, en sort quelques billets et répond froidement :

— A qui le dites-vous, ma chère?

Pourquoi l'a-t-elle épousé ?

Il n'y a pas six mois que la gentille Madame Trapu est mariée et déjà elle se déclare "afreusement malheureuse".

Son mari, pourtant, est la crème des hommes, il adore sa petite femme ; seulement, voilà : c'est aussi un excellent dentiste, et la clientèle se l'arrache! Alors, madame Trapu ne le voit jamais.

— Tu entends, maman, déclare-t-elle à sa mère. Jamais, jamais je ne le vois, quand il n'est pas à son cabinet, il donne des soins à domicile. Il faut que ça finisse!

— Chère folle! Ce qui arrive est naturel : toutes les femmes qui épousent un dentiste sont dans ton cas.

— Allons donc!

— Oui... leurs maris sont comme le tien... sur les dents!

Une jeune femme, d'un ton conciliant, à son mari qui, en soirée, bâille à se décrocher la mâchoire.

— Ernest, voyons, mon ami, un peu de retenue... Vous bâillerez à la maison!



Maude. — Comment trouvez-vous mon chapeau neuf?

L'ami de Maude. — Oh! passable, mais plus de fruits dessus, plus de fleurs sur le côté... enfin, que sais-je? Je n'en ai jamais porté de semblable!

Chez le pharmacien :

— Impossible de dormir ; le moindre bruit me fait bondir. Ainsi, dans la maison où j'habite, un chat qui se promène sur les toits me tient éveillé toute une nuit.

— Ce n'est rien, voici une poudre pour arranger ça.

— Merci. Quand doit-on la prendre?

— Mais pas du tout... Vous ne la prenez pas, vous la donnez au chat dans un peu de lait!...

Château-Buzard est un homme heureux ; il passe ses journées de la façon la plus agréable.

— Je voudrais, disait-il hier, être sûr de devenir centenaire.

Et il s'empressa d'ajouter :

— Mais le plus tard possible, bien entendu.

Le compositeur X... fait son entrée dans un salon.

— Nous parlions justement de votre dernier opéra, lui dit quelqu'un.

— Vraiment? Je suis bien tombé.

— C'est ce que nous disions.

Chez le commissaire de police :

— Comment, c'est encore vous qu'on m'amène? Mais c'est au moins la dixième fois...

— Qu'est-ce que cela prouve? Qu'on peut avoir confiance en moi... Fidèle au poste, toujours...

Le petit Raoul annonce en ces termes à un ami son prochain mariage avec une riche héritière :

— Mon cher, tu vois l'homme le plus heureux du monde : j'épouse dans un mois dix mille piastres de rente dont je suis éperdument amoureux!

Menus dialogues sans bienveillance :

Deux "acteuses" mûrissantes se retrouvent :

— Je ne vous ai pas vue depuis longtemps ; je vous trouve un peu vieillie.

— Il faut bien que je vous rattrape!

Entre amis.

— Tu as l'air désolé! Aurais-tu perdu quelqu'un?

— Non, au contraire...

— Comment! au contraire?

— Je viens d'avoir trois jumeaux.

Fin de dialogue contemporain :

— Tenez! vous n'êtes qu'un imbécile!

L'interpellé, pensif :

— Ah! je m'en doutais.

— Depuis quand?

— Depuis que j'ai entendu, l'autre jour, parler de certaines ressemblances dans nos idées.

Le docteur Z..., qui n'a pas la réputation de toujours sauver ses malades, se promène pendant quelques jours à la campagne.

— C'est charmant! dit-il à un ami, ce repos, mais le difficile, c'est de tuer le temps.

— Soignez-le! répond le bon apôtre.

A la prison, un gardien, la casquette à la main, s'adresse à un prisonnier :

— Si monsieur veut bien me suivre, je vais le conduire à la cellule qui lui est réservée.

— Engeôleur, va!...



La maman. — Peut-être ce jeune homme a-t-il besoin de quelque encouragement?

La fille. — Oui, maman ; que serait-ce si vous nous laissiez seuls à la maison?...

Un nouveau progrès pédagogique

Les Tableaux Lippens pour enseigner les Fractions.

M. Lippens vient de publier une nouvelle édition considérablement améliorée, de ses Tableaux-Fractions.

Cette nouvelle édition comprend deux cartes murales, de 24 par 36 pouces, contenant, par une disposition nouvelle, toute la matière de l'ancienne série. Le papier est glacé et à dos de toile, les montures sont en métal cuivré; les figures, qui attirent l'attention par la vivacité des couleurs, sont assez grandes pour être vues distinctement de toutes les parties de la salle de classe. Chaque série est accompagnée d'un Guide du Maître, fourni gratuitement.

Nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs une photographie, sur une échelle réduite, du Tableau I. Notre dessin ne donne pas une juste idée de la beauté, de l'aspect superbe des grands tableaux colorés, mais il servira à expliquer l'ingénieux procédé de l'auteur.

C'est l'enseignement intuitif, reposant à la fois sur l'observation, la pratique et le raisonnement.

Les figures représentent avec leurs subdivisions les plus ordinaires, des objets faciles à reproduire par le dessin, d'un usage constant dans la vie et se fractionnant en parties bien définies: le cercle, dont les principaux secteurs — le demi-cercle, le quart de cercle, etc., — sont bien caractéristiques et faciles à distinguer à première vue; les poids (livre et onces); le pied, unité de longueur; la douzaine; dans le Tableau II se trouve aussi le pied carré, dont la subdivision rectangulaire offre un moyen très pratique d'enseigner les premières notions du toisé des surfaces et d'expliquer la multiplication des fractions.

Les élèves ont aussi sous les yeux une série graduée de modèles types, qui donnent une idée exacte des fractions et fournissent une base de raisonnement pour comprendre les opérations.

Les notions acquises sont immédiatement applicables à la vie usuelle.

On sait que l'étude des fractions d'après les vieilles méthodes est un cauchemar pour les maîtres et un épouvantail pour les élèves, et que le résultat pratique ne répond guère aux efforts.

Or, les Tableaux Lippens rendent cet enseignement attrayant et facile. Ils simplifient grandement le travail du professeur et font gagner beaucoup de temps aux élèves.

Nous conseillons à toutes les commissions scolaires de pourvoir leurs écoles de ces Tableaux. Ils coûtent d'ailleurs très bon marché, \$1.00 par série, avec Guide du Maître, port compris.

Le Guide donne l'explication complète de la méthode et contient 100 problèmes usuels et pratiques.

On peut se procurer les Tableaux Lippens chez les libraires et chez l'auteur, 842 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Un moderne Salomon.

Un juge de la Nouvelle-Orléans vient de rendre une sentence bien digne de Salomon.

Un voleur avait été surpris, la nuit, en train de se glisser, par un trou qu'il avait pratiqué dans la muraille, chez un banquier, à la bourse duquel il en voulait. Il avait le corps engagé jusqu'à la ceinture dans ce trou, au moment où la police le pinça.

Son avocat étaya sur ce détail toute sa plaidoirie.

“En réalité, disait-il, mon client n'est pas entré chez le banquier; une partie de son corps seule y a pénétré; il n'est donc pas punissable.”

Cet argument frappa vivement le juge, qui voulut y répondre. Aussi revint-il avec un jugement aux termes duquel “la partie supérieure du corps du prévenu était coupable d'avoir pénétré par effraction chez le banquier; en conséquence, elle était condamnée à une année d'emprisonnement, le prévenu étant libre d'emporter ou de ne pas emporter avec lui ses jambes dans sa prison.”

Il y a tout lieu de croire que le voleur a préféré se rendre tout entier dans son cachot.

Il n'y a rien de mieux

De tous les remèdes contre les rhumes, la toux, la grippe et la bronchite, il n'y a pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le Baume Rhumal. De là son immense popularité.

FRACTIONS B. LIPPENS I

THE MONTREAL PHOTO ENG. CO.

FRACTIONS B. LIPPENS II

THE MONTREAL PHOTO ENG. CO.

Calmez ces douleurs



Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir:
Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sclatique, etc.
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

SIROP D'ANIS GAUVIN

Guérit:

L'Insomnie, Douleurs de la dentition, Rhume, Toux, Coqueluche, Coliques, Diarrhée, Dysenterie.
En vente partout à 25 cents
GARE AUX IMITATIONS

CARTES D'AFFAIRES

Profession, Commerce, Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

BUREAU: AVOCAT 80 St-Gabriel
RÉSIDENCE: 206 Cherrier
TEL. BELL MAIN 4400 TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacies

SYLVIO MOISAN

Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneur de Pompes Funèbres

L. THERIAULT

Tél. M 1399-3514 164-18 St-Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est
Photographies à prix réduits. Ouvert le Dimanche.

Assurances

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

485 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.

Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Duels excentriques

A propos du récent, et par trop comique duel des généraux André et de Négrier, de l'armée française, nous croyons intéressant de placer sous les yeux de nos lecteurs les lignes qu'on va lire :

Il en est des histoires de duel comme des histoires de chasse : presque toutes ont été contées. Voici pourtant de curieuses anecdotes de duels excentriques, certainement vierges de tout livre et de tout journal. Des vieillards me les ont répétées quand j'étais tout enfant.

Date : le premier Empire ; contrée : le Périgord ; héros : le marquis Merle de Sainte-Marie.

Ce marquis de Sainte-Marie était alors un grand vieillard, duelliste enragé, sorte d'hercule et de géant, vif comme la poudre, brave comme l'épée et plus royaliste qu'un drapeau blanc.

C'était, à cette époque, des rixes incessantes et meurtrières entre royalistes et bonapartistes, militaires et bourgeois. Pour un mot, un geste, un sourire, on mettait flamberge au vent. L'épée, tirée du fourreau, y rentrait toujours ensanglantée, et les pistolets de combat ne rataient jamais. Ce n'étaient point les affaires, mais les adversaires qui "s'arrangeaient" fort proprement.

Un jour, Pierrot d'Issac, duelliste forcené, va trouver Merle de Sainte-Marie et lui tient ce propos logique :

—Marquis, je suis bonapartiste et vous êtes royaliste ; je suis Pierrot et vous êtes Merle. Ne trouvez-vous pas qu'il y a ici un oiseau de trop ?

—Parfaitement, riposte le marquis en se redressant avec une fierté menaçante. Provoqué, je choisis le pistolet et, comme il convient à des oiseaux de notre espèce, je propose que nous battions sur des arbres...

—C'est entendu.

On se rend dans la forêt de Vergt, aux portes de Périgueux, et voilà chaque adversaire sur son arbre. Les témoins, le nez en l'air, assistent à ce combat aérien, extraordinairement singulier.

Les coups partent, les balles se croisent en sifflant, et un bruit significatif se fait dans le feuillage de l'un des deux châtaigniers, perchés des combattants.

C'est Pierrot d'Issac qui, blessé à la jambe gauche, dégringole comme une châtaigne mure. Par bonheur, il s'accroche aux dernières branches où les témoins s'empres- sent de le cueillir, tandis que Merle de Sainte-Marie, ce qui n'était pas absolument correct, se met gaïement à siffler son triomphe.

Indigné d'une telle impertinence, Pierrot d'Issac adresse immédiatement un nouveau cartel à son vainqueur, et, huit jours après, il allonge un superbe coup d'épée à son adversaire. Le Pierrot s'était vengé du Merle.

A cette époque ferrailleuse, se trouvait à Périgueux le fameux général Fournier, spadassin sans rival. Sa force au pistolet tenait du prodige.

Dans un hôtel de la ville a lieu un banquet royaliste, que préside le marquis de Sainte-Marie. Le général Fournier, en grand uniforme, pénètre dans la salle du festin, salue avec une exquise courtoisie, s'approche du président, tire son épée, pique une poire dans l'assiette du marquis et la savoure lentement.

Sainte-Marie se lève, saisit un plat de crème au chocolat et le verse sur la tête du général. D'un bout de la table à l'autre, une explosion de rires et de bravos frénétiques. Le général prend une serviette, s'essuie, salue et s'en va.

Une heure après, dans une salle de l'hôtel, à la lueur des bougies, le général Fournier et le marquis échangent un coup d'épée, et gravement blessés à la fois, c'est miracle qu'ils ne succombent pas à la blessure réciproque qui les retient, chacun, près d'un mois au lit.

Un jour, à Périgueux, ce général Fournier, dont les duels excentriques avec le général Dupont ont été si souvent racontés, commit une effroyable imprudence qui serait, aujourd'hui, sévèrement châtiée.

Le général se trouvait sur le balcon d'une maison, en compagnie de jeunes et de charmantes dames enthousiastes de sa bravoure et de son habileté sans rivale, à l'épée comme au pistolet.

Passe le chanoine Dutard, vieillard ventripotent et craintif, qui s'en va paisiblement chanter des versets à la cathédrale de Saint-Front. Le chanoine a une manie : c'est de porter à la bouche une rose qui ne quitte jamais ses lèvres.

—Regardez, mesdames, dit le général en armant son pistolet ; je vais d'une balle enlever la rose du chanoine.

Les jeunes femmes, épouvantées d'une telle audace, entourent Fournier, le prient, le supplient, le conjurent de chasser cette idée insensée.

Le coup part, la rose tombe et le chanoine aussi. Mais c'est de peur qu'il fait la

culbute. Sans lui causer une égratignure, la balle a enlevé la rose...

Le général ne fut même pas excommunié. Je reviens au marquis de Sainte-Marie et à son duel le plus fameux.

Je ne sais quel régiment arrive à Périgueux où il doit séjourner cinq ou six jours. Le colonel en passe la revue sur la promenade de Tourny. Les habitants de la ville, curieux mais hostiles, faisaient la haie.

—Faites donc reculer la foule, ordonne le colonel aux sapeurs du régiment.

Les spectateurs s'écartent un peu ; mais un grand vieillard à cheveux blancs, robuste et droit comme un chêne, reste impassible, l'air dédaigneux et fier, les bras croisés sur sa large poitrine.

C'est le marquis de Sainte-Marie. Indigné de cette attitude provocante et hautaine, un capitaine, appelé Roland, s'avance et, du pommeau de son épée, frappe le vieillard récalcitrant.

Merle de Sainte-Marie arrache l'épée des mains de l'officier, la brise comme un rameau de bois mort, et en jette les tronçons au visage de son agresseur. Une lutte s'engage corps à corps, furieuse, insensée ; on sépare, on attache les combattants et, par ordre du colonel, les deux adversaires sont mis aux arrêts, l'officier à la caserne, le marquis dans son hôtel, gardé par trois sentinelles.

Sainte-Marie, prisonnier chez lui, apprend un soir que le régiment doit prendre la route de Paris, le lendemain, vers quatre heures du matin.

Qu'importe ! il se vengera du capitaine. Son plan est fait. Il songe que la cinquième maison après la sienne est la demeure d'un ami intime. Il grimpe dans la cheminée, atteint le toit, longe quatre maisons avec une adresse de couvreur et une agilité de chat, s'arrête au logis de son vieux camarade, enlève les tuiles, brise les lattes, descend dans le grenier, prend l'escalier des appartements et se présente quand la famille est à table, se sert une aile de volaille et se verse un grand verre de bordeaux.

On se figure aisément la stupéfaction et la joie des convives. Après souper, le marquis prend son ami à part et lui confie son projet.

Le lendemain, dès l'aurore, le marquis est à cheval, sa fidèle épée cachée sous un ample manteau ; il a l'air ainsi d'un bon bourgeois de la ville se rendant à une foire des environs.

Prenant un chemin de traverse qui abrège, il donne de l'éperon et arrive sur la route de Paris où doit passer le régiment. Là, il attache son cheval à un chêne, met son habit à bas, retrousse les manches de sa chemise et, l'épée à la main, attend.

Bientôt, les uniformes brillent au soleil levant et la poussière s'élève tout le long de la route. Le régiment s'avance, s'approche encore, il arrive, il est là ; campé au milieu du chemin et se dressant de sa haute taille, le marquis de Sainte-Marie, toujours immobile et comme en garde, attend, semble dire : On ne passe pas.

Les soldats s'étonnent, ralentissent le pas ; le colonel s'informe, apprend que le marquis exige satisfaction du capitaine Roland.

—Qu'il en soit ainsi, répond vivement le colonel, allons, capitaine Roland, alignez-vous !

Voilà, ayant tout un régiment pour témoin, les deux adversaires en présence.

Ce ne fut pas long. Au bout de deux minutes, le marquis traversa le coeur du capitaine.

On met son cadavre dans un fourgon, et le marquis Merle de Sainte-Marie, salue le colonel avec une courtoisie parfaite, essuie son épée, endosse son habit et monte à cheval, gagnant Périgueux au petit trot de sa monture.

FULBERT-DUMONTEIL.

PERSONNEL

Cette semaine, le juge St Julien, d'Aylmer, nous a fait le plaisir de visiter nos bureaux. Son Honneur, qui s'intéresse beaucoup aux choses de l'esprit et de la morale publique, a fort loué le bien que fait l'"Album Universel", ce dont nous avons été on ne peut plus flattés.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

STADIUM

La saison du Patin à Roulettes est commencé

PATINAGE et FANFARE tous les SOIRS

Y COMPRIS LE DIMANCHE

Aussi les Samedis et Dimanches après-midi

Ceux qui ne sont pas membres :

Admission 10c.

Patins à roulettes, 15c. de l'heure.

Instructeurs et salle de contrôle gratis.

Commencants (Dames Messieurs), membres ou ceux qui ne sont pas membres, enseignés gratuitement tous les jours de 10 à 12 a.m. et de 2 à 5 p.m.

Admission 15c.

y compris l'usage des patins.

Association Athlétique d'Amateurs Le Montagnard



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

En premier lieu, constatons les grands progrès réalisés depuis quelques années. On a conçu le plan de relier les deux rives du grand fleuve par le trait-d'union qu'on appelle le pont de Québec. La lutte a été chaude, mais elle a été couronnée de succès. La ville est dotée d'un réseau de tramways électriques serpentant le long des rues étroites de la capitale provinciale, escaladant les côtes les plus escarpées, et, chose singulière, ne tuant personne. Un détail: les conducteurs des tramways sont polis.

Buies nous a donné l'une de ces descriptions vivantes dont lui seul possède le secret dans notre pays:

"Avez-vous jamais songé de quels flots de magnétisme nous sommes enveloppés ici, sur ce vieux cap de Québec, qui commence à se fatiguer de briser l'effort des tempêtes et de recevoir les averses des siècles sur son front de plus en plus dénudé?"

"Fixez quelque temps les yeux sur la majesté profonde et infinie du tableau que la nature déroule devant vous, sur le panorama unique formé des hauteurs de Lévis, de l'Île d'Orléans, du cours du grand fleuve, de la côte Beaulieu, de la vallée de la Saint-Charles et des montagnes lointaines qui l'entourent si poétiquement, et font à ce tableau comme un cadre d'azur; promenez-vous sur la terrasse Frontenac par un lumineux clair de lune d'hiver, ou par un soir d'été, constellé d'étoiles, à l'heure où le ciel, ayant éteint ses feux, ne laisse plus tomber de sa voûte que de caressantes effluves, et vous sentirez une fascination qui vous retiendra bien au delà de l'heure où vous croyez partir sans effort; vous resterez hypnotisés sur place, et cette fascination vous accompagnera longtemps encore, et vous ramènera le lendemain au même endroit, et vous y ramènera toujours, tant que vous vivrez sur ce roc étrange, que semble envelopper un fluide mystérieux et invisible."

"C'est cette fascination qui ramène ici les étrangers qui y sont déjà venus; quiconque a vécu à Québec veut y mourir. C'est cette fascination qui retient, comme cloués sur place, bon nombre de ceux que le manque de foi en l'avenir aurait depuis longtemps exilés loin de nous, et c'est elle qui va nous ramener, avec les jours brillants qui s'annoncent, ce flot de jeunes gens qui ne trouvaient pas un champ suffisant pour leur activité, ni des ressources qui leur permirent d'engager le combat pour la vie."

Du moment que nous sommes à Québec, il nous faut de toute nécessité visiter le sanctuaire de Sainte-Anne de Beauport, la grande thaumatourge et la patronne du Canada. Pour s'y transporter, l'on n'a que l'embarras du choix; le bateau, l'électrique ou la voiture. (J'avais oublié de vous dire que la calèche antique en est rendue à l'état de relique.) A Sainte-Anne, le temple est d'une richesse inouïe. Des centaines de mille pèlerins vont s'y agenouiller tous les ans.

Au retour, nous faisons halte à Beauport, l'habitation des aliénés.

Nous sommes maintenant sur la rive nord, et nous filons à toute vitesse vers Trois-Rivières. Il y a quelques années, c'était une ville morte, mais un changement notable s'y est opéré depuis quelque temps. La municipalité a fait l'achat d'un réveille-matin colossal, qui sonne à huit heures tous les jours. On discute actuellement l'opportunité de le monter pour sept heures.

Grand'Mère! ça c'est du nouveau, de l'édifié, du moderne. Des fabriques, des usines, des manufactures, des chutes d'eau, et... des hommes de progrès.

Du côté sud, Sorel, station d'hivernement des bateaux de la Compagnie du Richelieu. Les usines du gouvernement. C'est une ruiche toujours en mouvement.

Deux heures de chemin de fer sur la rive sud, et nous atteignons Longueuil, après avoir détaillé au passage les jolis villages de Contrecoeur, Verchères, Varennes, Boucherville et Longueuil. Cinq minutes de traversée au pied du courant, et nous voilà à Montréal.

Montréal, c'est chez nous, bien chez nous. La métropole se présente aux regards étonnés de tous les anciens résidents qui ont vécu à l'étranger depuis plusieurs années. La transformation qui s'est opérée dans cette grande ville est tout simplement stupéfiante. Les habitants de Montréal se rappellent encore le temps où les p'tits chars étaient traînés par des chevaux étiques et asthmatiques. Pour gravir la côte

à Baron, sur la rue Saint-Denis, l'on attelait un cheval supplémentaire à côté des deux autres, et l'on partait du bas de la côte au galop, au bruit des jurons et des cris des deux cochers. Ça allait tant bien que mal jusqu'au milieu de la côte, alors que l'équipage essoufflé s'arrêtait net, bien chanceux s'il n'était pas entraîné à reculer jusqu'au point de départ. Les voyageurs descendaient des voitures pour aider les bêtes, et poussaient en riant, afin de pouvoir reprendre leurs places et se rendre ensuite plus facilement à leurs domiciles respectifs. Cette scène se produisait invariablement tous les soirs à l'heure de l'embourgeoisement. Aujourd'hui, Montréal possède le système de tramways le plus amélioré du continent. Des voitures confortables, bien aérées, chauffées en hiver, sillonnent la ville en tous sens, et ce progrès est dû à trois hommes d'élite qui ont combattu sans trêve ni relâche à l'Hôtel-deville, pour obtenir ces améliorations. Ce sont Beausoleil, Préfontaine et Rainville. Ces mêmes hommes, au risque de perdre leur popularité, ont réussi à obtenir l'élargissement des rues étroites qui étaient autrefois un signe distinctif de Montréal parmi les étrangers.

Il reste certainement beaucoup à faire, mais il est permis d'espérer qu'avant une autre période décennale, le progrès se sera encore accentué. Il est impossible d'en douter.

Et ces hautes constructions, qui surgissent tout à coup et semblent pousser toutes seules, ornant aujourd'hui les grandes artères de la ville, et venant s'ajouter aux monuments impérissables que nous ont légués nos ancêtres! L'église de Notre-Dame, le plus bel édifice du culte catholique sur le continent américain dans son extrême simplicité, avec son fronton inimitable; la Banque de Montréal, dont les améliorations actuelles vont coûter au delà de deux millions de dollars; et l'édifice de la New-York Life; le nouvel édifice de la London, Liverpool and Globe; ceux de la Guardian, de la Banque d'Ottawa, de la Canada Life, du Board of Trade, de la Sun Life, de la Compagnie de Téléphone Bell; l'élevateur à grain du gouvernement, et combien d'autres! Dans l'Ouest, la masse de granit du bureau principal du Pacifique, ainsi que les bureaux du Grand-Tronc, rue McGill, la Cathédrale, l'édifice de la Y. M. C. A., de l'hôtel Windsor, les magasins Murphy, Morgan, Ogilvie, Scroggie, Allan et autres.

Dans un autre ordre d'idées, il y a une chose qui me semble avoir échappé à l'observation de nos journalistes et de nos politiciens, car on ne l'a jamais mentionnée nulle part:

"Si vous jetez un coup d'œil sur la carte-monde, du Pacifique, intitulée: "Around the world", vous verrez un petit coin de terre couvrant à peu près un demi-pouce. C'est l'île de Montréal. Portez vos regards, maintenant, du côté de l'Europe, et vous remarquerez que toutes les lignes de navires océaniques partant de l'Angleterre, de la France, de la Belgique et de l'Allemagne, quel que soit leur port de débarquement, sont obligées de confier leur fret à un chemin de fer canadien, si elles veulent avoir accès à la ligne la plus avantageuse pour expédier leurs marchandises dans l'Extrême-Orient. Pour la même raison, les navires transpacifiques voyageant entre la Chine, les Indes et le Japon, se trouvent dans la même situation, et ils profitent des mêmes avantages. Toutes ces marchandises, venant soit de l'est ou de l'ouest, traversent l'île de Montréal, et cela donne du travail à nos ouvriers."

UN CANADIEN

(A suivre)

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'Ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

Sac Anglais No 473

En cuir crocodile. Cousu à la monture. Serrure double. Fermoirs à coulisse. Garniture bronzée ou nickelée. Bouts carrés.



PRIX:

16 pouces, \$15.00

18 pouces, \$16.00

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST, MONTREAL, Can.

Grand choix de nouveaux modèles de Bandeaux et Transformations invisibles.

Frisure naturelle garantie. Spécialité de cheveux blancs. Grand choix de modèles à essayer.

Essais gratuits. Prix modérés.

DEMANDEZ LE CATALOGUE ILLUSTRÉ—Envoi Franco.

PALMER & SON

Coiffeurs de Dames

1745, RUE NOTRE-DAME

Téléphone Bell Main 391



FERDINAND MORETTI

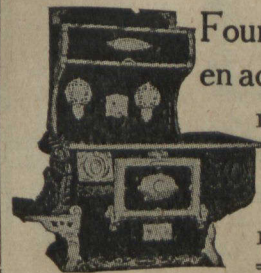
TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent LUDGER GRAVEL, 22 à 28 Place Jacques-Cartier, MONTREAL

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Est 2314 Tél. Marchands 694

Phone Bell Main 5430

Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS Co.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 182, St-Denis, Montréal



Les Célèbres
Corsets

D & A

font aussi
bien qu'un
fin gant
de kid

Il y a un modèle D & A, qui moule tous les types de formes, s'adaptant à toutes les modes et toilettes.

Les Corsets D & A sont recommandés par les principales maisons de confection.

Le modèle D & A 234 est en coutil anglais de la meilleure qualité, blanc et drab, devant éventail, et hanches longues. Pourvu de baleines flexibles de la meilleure qualité. Dimensions, 18 à 30, fermoir de 12 pcs. Délicatement orné de dentelles valenciennes, et de boucles de ruban de satin. Garniture idéale pour les personnes moyenne ou de grosse taille.

Essayez-en un et vous serez convaincu de leur élégance, du confort qu'ils procurent, et de leurs parfaites qualités d'ajustement.



Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Dbilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de

**Vin
Biquina**

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.



Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie**, 18, Place Jacques-Cartier

PARC DOMINION

PAR EXCELLENCE LE RENDEZ-VOUS DE LA POPULATION

8—PICCHIANIS—8 dans leurs passes acrobatiques phénoménales

NE MANQUEZ PAS
DE VISITER ❁ ❁ ❁

L'incubateur de Bébés

Le Théâtre Electrique

Les Voyages autour
du monde

Les Chutes, etc., etc.

Le patinoir de patins à roulettes
ouvert tous les après-midis et soirs



Allez entendre les
chansons illustrées

DE

BOB PRICE

AU

Théâtre Electrique.

Musique exécutée par
l'excellente

Fanfare

Vander Meerschen

Les Mon-
tagnes
Russes

Madame ELLA ZUILA, L'héroïne du fils suspendu est réengagée pour une autre semaine.

ATTRACTIONS PERMANENTES UNIQUES

Admission : Adultes 10 cts; Enfants 5 cts ❁ Tous les tramways allant à l'est conduisent au Parc Dominion.

The Montreal Photo- Engraving Co'y

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de " L'Album Universel," 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

ERNEST MACKAY, Propriétaire

C

ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, "procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,

COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec